

Les batailles d'Andrinople et des
Champs Catalauniques
ou la fin des armées romaines

Christophe **Burgeon**

Louvain-la-Neuve, le 8 octobre 2019

[Extrait des [Folia Electronica Classica](#), t. 38, juillet-décembre 2019]

Les batailles d'Andrinople et des Champs Catalauniques ou la fin des armées romaines

Christophe Burgeon

<christophe.burgeon@hotmail.com>

I. La bataille d'Andrinople

A. Introduction

À l'aube du 9 août 378, Valens, empereur de la partie orientale de l'Empire, quitta la ville d'Andrinople (à l'origine Hadrianopolis, aujourd'hui Edirne, en Turquie) à la tête d'une armée. Il était déterminé à écraser les bandes de Goths qui avaient traversé le Danube deux ans plus tôt. À la tombée de la nuit, le chef romain et les deux tiers de ses hommes gisaient sur le champ de bataille. Selon Ammien Marcellin, historien contemporain des faits et officier romain, aucune lutte armée, à l'exception de Cannes, ne fut, pour l'*Vrbs*, un tel massacre¹.

La bataille d'Andrinople, qui opposa les Romains aux Goths, est sans doute l'un des affrontements les plus notables de la période romaine. Elle a souvent été considérée comme une victoire de la cavalerie sur l'infanterie, et, concomitamment, comme un événement ayant marqué la fin de la domination de l'infanterie sur le champ de bataille et ayant inauguré celle de la chevalerie médiévale. Si ces affirmations sont controversées, après la défaite d'Andrinople, les armées romaines n'ont plus jamais ressemblé aux légions ayant combattu durant la République et le Principat. Au demeurant, pour certains Modernes, cette bataille précipita la fin de l'Empire romain d'Occident dans la mesure où elle déclencha une série d'événements ayant conduit à son effondrement. Après leur victoire, les Goths, qui s'octroyèrent le droit de s'installer à l'intérieur du territoire de l'*Vrbs* (en Thrace, en l'occurrence), furent les premiers, parmi de nombreux peuples germaniques, à s'y constituer un royaume.

¹ Amm., 31, 13, 19.

Le lieu exact de la bataille d'Andrinople n'est pas connu. Cependant, plusieurs indices suggèrent qu'elle se serait déroulée à Muratçali, dans la partie européenne de la Turquie, à proximité immédiate de la frontière bulgare. Cette bourgade, nichée entre des collines peu élevées et bordée par une rivière, aurait constitué un excellent emplacement de camp aisé à défendre.

Précisons que, dans ce chapitre, nous n'emploierons que peu fréquemment les termes de « légions » et de « légionnaires » ; nous leur préférons respectivement ceux de « régiments » et de « soldats ». Le fait est que la composition de l'armée romaine fut bouleversée dès le début de l'Antiquité tardive, mais surtout au cours du IV^e siècle. Ainsi, en 378, si certaines troupes portaient encore le nom de « légions », la très grande majorité d'entre elles étaient-elles fragmentées en détachements épars et composés de plus en plus de barbares venus du nord².

B. Sources

Né à Antioche sur l'Oronte vers 332, Ammien Marcellin était un païen grécophone. Dès 350, il fut *protector domesticus* de Constance II. Protégé par le maître de la milice Ursicin, il servit avec zèle Julien l'Apostat³, et participa à plusieurs batailles en territoire perse. Cependant, il tomba en disgrâce au lendemain de l'avènement de Valentinien I^{er} et de Valens. Il gagna alors Rome, où il se consacra à la rédaction du récit des hauts faits de l'Empire survenus à partir de l'ère antonienne. Ambitionnant de poursuivre l'œuvre de Tacite et d'être lu par le plus grand nombre, Ammien Marcellin écrit en latin.

Ses *Rerum Gestarum ab excessu diui Neruae libri XXXI*, une histoire en trente et un livres couvrant la période allant de l'avènement de Nerva (96) à la bataille d'Andrinople, sont en partie perdus ; les livres I à XIII n'ont pas été conservés (la partie parvenue jusqu'à nous commence en 353). Le *liber* consacré à la bataille d'Andrinople, rédigé peu de temps après celle-ci, propose au lecteur un récit circonstancié de cette défaite de l'armée romaine. Le personnage de Valens, à l'instar de ceux de Constance et de Jovien, est décrié par Ammien Marcellin, qui entend présenter un contraste flagrant avec la figure de Julien, encensé pour sa *virtus*.

Les sources d'Ammien Marcellin sont nombreuses ; Tacite et Dion Cassius ont été privilégiés pour la rédaction des *Res Gestae* couvrant la période *ante* 229. Cependant, à partir du livre XV, l'historien syrien se fonde principalement sur sa propre expérience ainsi que sur divers témoins oculaires païens et religieux⁴. Il constitue de ce fait une source de première importance pour son temps dont il fut un témoin informé, bien que

² Cf. *infra*

³ L. Jerphagnon, *Julien dit l'Apostat*, Paris, Tallandier, 2008.

⁴ B. Bleckmann, « Vom Tsunami von 365 zum Mimas-Orakel : Ammianus Marcellinus als Zeithistoriker und die spätgriechische Tradition », dans J. den Boeft, J. W. Drijvers, D. den Hengst et H. C. Teitler (éd.), *Ammianus after Julian : The Reign of Valentinian and Valens in Books 26 - 31 of the Res Gestae*, Leiden, Brill, 2007, p. 7-31.

peu objectif et enclin à recourir aux stéréotypes romains classiques. Au demeurant, son style, souvent ampoulé, est pour le moins travaillé. Néanmoins, il offre *passim* un interminable récit des malheurs subis par les Romains, et ne nous fournit que peu de détails précis quant au déroulement de la bataille d'Andrinople.

C. Les protagonistes de la bataille d'Andrinople

a. Les Goths

L'hiver était la saison la plus redoutée par les Romains, car, lorsque les fleuves délimitant la partie septentrionale de l'Empire romain étaient gelés, les barbares, principalement ceux résidant en Germanie et dans le Haut-Danube, franchissaient aisément cette barrière naturelle pour s'aventurer sur les terres impériales.

Pourtant, la capacité guerrière et la fidélité dont faisaient preuve certains Germains avaient facilité leur intégration en terres romaines ; au IV^e siècle, le désastre de Varus dans la forêt de Teutobourg était de l'histoire ancienne. L'armée impériale était d'ailleurs composée de certains d'entre eux ainsi que d'un nombre pléthorique d'immigrés originaires de tribus germaniques. Il en était toutefois autrement en ce qui concernait les barbares habitant sur la rive droite du Danube. Si les Romains redoutaient les forêts profondes de Germanie et le froid intense qui y régnait, ils craignaient tout autant les territoires danubiens, qu'ils connaissaient très peu et sur lesquels vivaient des peuples – nomades ou semi-nomades – réputés belliqueux. Les Goths et les Sarmates commerçaient depuis plusieurs décennies avec les Romains, mais ils n'étaient nullement romanisés, et se déplaçaient en grands groupes.

Dès lors, au IV^e siècle, l'attitude des Romains à l'égard des barbares était pour le moins ambiguë. En effet, ils étaient considérés par l'*Vrbs* comme des sauvages incapables d'épouser la civilisation romaine, mais constituaient une main-d'œuvre abondante et peu chère susceptible de défendre efficacement le *limes*. Si, avant la bataille d'Andrinople, les invasions barbares avaient déjà commencé depuis plus d'un siècle, elles étaient, pour la majeure partie d'entre elles, d'essence pacifique. Ainsi de nombreux immigrés venus d'outre-Rhin et de l'autre côté du Danube furent-ils autorisés à cultiver la terre dans certaines régions dépeuplées de l'Empire, en échange du versement d'un impôt et de la promesse d'accepter que leur fils (aîné) rejoignît l'armée romaine en cas de mobilisation. Leur force de travail et leur aide militaire devaient contribuer au maintien de la prospérité économique et surtout à la sécurité de l'Empire. En outre, l'administration impériale était de plus en plus composée de barbares maîtrisant le latin et lisant Virgile⁵.

⁵ H. Wolfram, *Histoire des Goths*, Paris, Albin Michel, 1990.

Qu'en était-il des Goths ? Ceux-ci vivaient dans les plaines orientales, au-delà de la frontière danubienne, dans les steppes jouxtant le Don. Avant de former les deux branches wisigothique et ostrogothique, ils étaient répartis en diverses tribus, parmi lesquelles les Tervinges et les Greuthunges. En raison de leur grande taille et de leurs cheveux blonds ou roux, ils inquiétaient les Romains. À l'entame d'une bataille, ils poussaient de grands cris tout en frappant rythmiquement leurs lances contre leurs boucliers pour épouvanter l'ennemi. Néanmoins, les marchands de l'Empire étaient fréquemment en contact avec leurs homologues goths, lesquels enviaient ou admiraient les richesses de l'*Vrbs*. Les incursions gothiques en territoire romain n'étaient par ailleurs pas rares. Au III^e siècle, des bandes de Goths et leurs alliés ravagèrent les côtes de l'Asie Mineure (Éphèse), de la Grèce (Athènes), de la Macédoine et de Chypre. La stabilité intérieure de l'Empire fut finalement rétablie par Claude II le Gothique, qui remporta une victoire décisive sur les forces gothiques à Naissus (Nis, en Serbie) en 269. Pour sa part, Aurélien rétablit la frontière danubienne après avoir officiellement abandonné la province de Dacie. En 328, Constantin construisit un pont de deux kilomètres et demi sur le Danube afin de permettre aux armées romaines de frapper rapidement le territoire goth. Quatre ans plus tard, après une campagne réussie contre les Tervinges, l'empereur chrétien conclut avec eux un traité de paix⁶.

Depuis cet épisode, la présence gothique dans l'Empire se faisait généralement de manière pacifique. Après 332, les Goths, en quête d'argent, se battirent en tant que mercenaires à plusieurs reprises pour Rome, qui manquait de volontaires. La plupart de ces barbares, généralement placés sur la ligne de front, mourraient au combat. De ce fait, les Romains n'étaient pas contraints de leur verser leur solde, et étaient débarrassés de barbares susceptibles de réclamer davantage de droits ou des terres sur lesquelles ils pourraient progressivement et durablement s'installer. Au surplus, ces derniers se convertirent en masse au christianisme (sous la forme arienne), religion tolérée dans l'Empire romain depuis 312 et devenue religion officielle en 392, sous Théodose. Ce fut l'arrivée des Huns⁷ à l'est des territoires gothiques qui, au début des années 370, brisa l'entente ; ces peuples nomades originaires des steppes d'Asie centrale avaient déjà renversé les Alains, peuplade non sédentaire vivant à l'est de la rivière Don⁸.

Il convient de noter que Fritigern, l'un des chefs goths présents à Andrinople, devait persuader ses partisans du bien-fondé d'une tactique précise, car il ne pouvait pas se contenter de donner un ordre et attendre qu'il fût exécuté. La stratégie qu'il choisit

⁶ P. J. Heather, *Goths and Romans. AD 332–489*, Oxford, Oxford University Press, 1991.

⁷ Ammien Marcellin (31, 2, 2-3) fustige les coutumes et l'apparence des huns : « Dès la naissance des enfants mâles, les Huns leur sillonnent les joues de profondes cicatrices, afin d'y détruire tout germe de duvet. Ces rejetons croissent et vieillissent imberbes, sous l'aspect hideux et dégradé des eunuques. Mais ils ont tous le corps trapu, les membres robustes, la tête volumineuse; et un excessif développement de carrure donne à leur conformation quelque chose de surnaturel. On dirait des animaux bipèdes plutôt que des êtres humains, ou de ces bizarres figures que le caprice de l'art place en saillie sur les corniches d'un pont. Des habitudes voisines de la brute répondent à cet extérieur repoussant. Les Huns ne cuisent ni n'assaisonnent ce qu'ils mangent, et se contentent pour aliments de racines sauvages, ou de la chair du premier animal venu, qu'ils font mortifier quelque temps, sur le cheval, entre leurs cuisses. »

⁸ M. Kulikowski, *Die Goten vor Rom*, Stuttgart, Theiss, 2009, p. 12-23.

d'adopter en 378 fut remarquable ; sa capacité à diviser ses forces en petits groupes, puis à les réunir à des moments clés étonna les Romains. Il effectua les reconnaissances appropriées, fit preuve de clairvoyance, et fut en mesure de faire face au problème logistique que représentait le ravitaillement en nourriture et en matériel de peuples entiers, alors qu'il ne disposait ni de base arrière ni de source d'approvisionnement.

Nous ne savons que peu de choses quant aux autres dirigeants goths. Alatheus et Saphrax ont conjointement mené les Greuthunges. Saphrax, probablement d'origine hunnique ou alamane, était aussi un chef de ce peuple. Il combattit aux côtés de Farnobius, un autre Greuthunge qui avait initialement accompagné Alatheus et Saphrax lors de leur déplacement sur le Danube, puis qui, en 377, conduisit une force distincte composée de Goths et de Taifales (un peuple germanique non gothique). Par ailleurs, Sueridas et Collas, deux autres chefs goths notables, se mirent au service des Romains avant de rejoindre Fritigern peu après que ce dernier eut traversé le Danube.

b. Les Romains

Lors d'une bataille en plaine, les Romains de la fin IV^e siècle faisaient toujours appel à trois types de soldats : les fantassins légers ; les fantassins lourds, qui demeuraient l'arme essentielle de l'empereur, et qui se regroupaient en bataillons denses ; la cavalerie, placée sur une ou deux ailes. De même, les types d'engagements demeuraient identiques à ceux de l'époque de la République et du Haut-Empire : fantassins légers contre fantassins légers ; fantassins lourds contre fantassins lourds ; cavalerie (légère ou lourde) contre cavalerie.

La plupart des légions « classiques » s'étaient substituées en phalanges composées de cinq ou six mille hommes, chacune combattant en rangs serrés dans une profondeur de six ou huit rangées⁹ ; une armée en plaine était généralement constituée de trois ou de quatre d'entre elles. Les régiments qui conservèrent le nom de « légions » ne constituaient que des unités restreintes n'excédant pas mille soldats (ils avaient la taille d'un « bataillon » moderne).

Chaque empereur disposait d'une armée principale qu'il commandait en personne, assisté d'un *magister militum* (maître des soldats), d'un *magister equitum* (maître de la cavalerie) et d'un *magister peditum* (maître de l'infanterie). Cette armée principale était connue sous le nom de *praesentalis* (« armée en présence de l'empereur »). Les unités formant l'armée *praesentalis* étaient désignées par le terme de *palatini*, et jouissaient d'un statut supérieur aux *comitatenses*, des armées de campagne régionales. Outre les *comitatenses* et les *palatini*, les empereurs étaient servis par plusieurs unités de garde connues sous le nom de *scholae*. Ces unités avaient remplacé la garde prétorienne (dissoute par Constantine après la bataille du Pont Milvius de 312) et constituaient toutes de la cavalerie. La *Notitia dignitatum*, liste de fonctionnaires et d'unités militaires

⁹ Ces phalanges s'apparentaient aux phalanges macédoniennes du IV^e siècle avant J.-C.

de la fin du IV^e siècle, cite cinq unités à l'ouest de l'Empire, chacune composée probablement de cinq cents hommes, et sept autres à l'est¹⁰.

La cavalerie romaine du IV^e siècle était organisée en trois grandes unités : les troupes de garnisons statiques établies le long des frontières de l'Empire (les *limitanei*) ; les armées de campagne mobiles composées de nouvelles unités plus petites et davantage flexibles, gardées en réserve et prêtes à se rendre rapidement dans des régions conflictuelles. Les *limitanei* assuraient une protection immédiate de la zone environnante et, en plus de représenter un moyen de dissuasion, assuraient des tâches de maintien de l'ordre et de sécurité intérieure. Trente unités de *limitanei* (appelées *ripenses* ou *riparienses*) étaient établies le long des frontières de l'Empire ; chacune d'elles était généralement commandée par un officier titulaire du titre de *dux*. Les commandements stationnés le long du Danube étaient (d'ouest en est) la *Valeria*, la *Pannonia II*, la *Moesia I*, la *Dacia Ripensis*, la *Moesia II*¹¹ et la *Scythia*. À l'origine, ces armées mobiles s'étaient formées à partir de nouvelles unités et de détachements d'anciennes légions basées le long de la frontière. Les troupes issues d'anciennes légions, à l'instar de la *Quinta Macedonica*, pouvaient toujours être identifiées par la partie numérique de leur nomenclature. Certaines nouvelles unités, telles que les légions *Joviani* et *Herculiani*, furent créées par Dioclétien, mais la plupart d'entre elles furent mises en place par Constantin après sa victoire au pont Milvius.

Les *auxilia*, unités composées de soldats barbares, jouissaient d'une excellente réputation en raison de leur efficacité et de leur courage sur le champ de bataille ; c'était particulièrement le cas des *Mattiarii* et des *Bataves*. Ils appuyaient efficacement les soldats romains. Quant à la cavalerie, elle était divisée en régiments de la garde impériale (*scholae*) et en unités de ligne. Chaque *schola* était composée d'environ cinq cents hommes. Les cavaliers d'assaut étaient semblables à ceux qui formèrent plus tard la cavalerie médiévale, mais ils ne connaissaient pas encore l'étrier.

La majeure partie de l'infanterie dans les principales armées de campagne était des *auxilia palatina*, unités créées par Constantin. L'armée romaine et les *auxilia* combattaient généralement dans l'infanterie lourde en ordre rapproché, dans le but de vaincre l'ennemi au corps à corps. Cependant, les *auxilia* auraient pu être plus flexibles que leurs homologues, car ils étaient aisément capables de mener une escarmouche à bien, ainsi que de combattre sur le champ de bataille. La plupart des *auxilia* et certaines légions étaient regroupées. Il existait des formations spécialisées d'infanterie légère. Celles-ci comprenaient plusieurs unités de *sagitarii* (archers), d'*exculcatores* (probablement des javelots légers), de *funditores* (frondeurs) et de *balistarii* (arbalétriers)¹².

L'armée romaine du IV^e siècle contenait essentiellement trois grandes catégories de cavalerie : les tirailleurs légers, la cavalerie lourde conventionnelle et les cataphractes

¹⁰ S. MacDowall, *Adrianople AD 378. The Goths crush Rome's legions*, Oxford, Osprey, 2001, p. 19-20.

¹¹ C'est probablement le *dux* de la *Moesia II* qui fut confronté à la tâche consistant à s'occuper du passage des Goths sur le Danube en 376.

¹² M. Kulikowski, *Die Goten vor Rom*, Stuttgart, Theiss, 2009, p. 124-130.

fortement blindés. La cavalerie légère était composée d'*equites sagittarii* (archers à cheval) et de cavaliers armés de javelot léger, tels que les *equites mauri* (maures), *dalmatae* (dalmates) et *cetrati* (du nom d'un type de petit bouclier léger). Cependant, le rôle qui leur était dévolu était essentiellement similaire : ils exerçaient les fonctions d'éclaireurs, et devaient tenir l'ennemi à distance. Ils utilisèrent pour ce faire une combinaison d'armes de jet afin d'infliger des dégâts et empêcher les troupes mieux équipées de se battre au corps à corps. Les *Sagittarii* constituaient le plus grand groupe de cavalerie légère, constituant 15 % des *comitatenses orientales*. Pour les tirailleurs légers, l'arc aurait été plus efficace que les javelots en raison de sa portée plus grande et de sa capacité à tirer plusieurs flèches. Très rapide, la cavalerie légère se déployait en formations éparées et ne portait probablement pas d'armure. Elle peut cependant avoir tenu de petits boucliers légers. À l'autre extrême se trouvaient les cataphractes.

Les cavaliers employaient une grande variété d'armes, allant de la lance lourde (*contus*) à la *lancia* légère, des arcs, des épées, des haches et des masses. La cavalerie légère maure semble ne pas avoir utilisé de protection particulière, mais la plupart des cavaliers lourds, les *catafractarii* et les *clibanarii*, portaient une cuirasse. Les Romains s'étaient rendu compte de l'importance de l'usage de la cavalerie lourde auprès des Parthes, puis des Perses. Ils avaient principalement recruté des *catafractarii* et des *clibanarii* auprès des Goths, qui avaient appris à faire bon usage de leur armure auprès des Sarmates. Ces soldats avaient pour principal objectif de briser la première ligne de l'infanterie adverse. Toutefois, après cet assaut, leur monture était difficilement contrôlable. La distinction à opérer entre *catafractarii* et *clibanarii* est ténue. Il a été suggéré que les cavaliers couverts d'une cotte de mailles étaient connus sous le nom de *catafractarii*, et que les *clibanarii* désignaient des unités de cavalerie dans lesquelles le cavalier et le cheval étaient tous deux entièrement blindés¹³. Ces cavaliers lourds jouèrent un rôle non négligeable lors de la bataille d'Andrinople.

Au début du V^e siècle, la *Notitia Dignitatum* enregistre douze armées de campagne. À l'est, la *praesentalis*, basée près de Constantinople, fut divisée en deux forces, chacune composée de douze unités de cavalerie et de vingt-quatre unités d'infanterie. En outre, on comptait trois armées régionales, toutes basées en Thrace (sept unités de cavalerie et vingt et une d'infanterie), en Illyrie (deux unités de cavalerie et vingt-quatre d'infanterie) et à l'est (Orientum ; dix unités de cavalerie et vingt et une d'infanterie). À l'ouest, il y avait encore deux armées principales, une en Gaule (douze unités de cavalerie et trente-cinq unités d'infanterie) et une en Italie (sept unités de cavalerie et vingt-huit d'infanterie). Les armées régionales relevaient de la Bretagne (six cavaliers et trois fantassins), de l'Ouest de l'Illyrie (vingt-deux unités de fantassins), de l'Espagne (seize unités de fantassins), de Tanger (trois unités de cavaliers et quatre de fantassins) et de l'Afrique (dix-neuf unités de cavaliers)¹⁴.

¹³ M. Speidel, « Catafractarii Clibanarii and the Rise of Later Roman Mailed Cavalry », *Epigraphica Anatolica*, 4, 1984, p. 151-156.

¹⁴ S. MacDowall, *Adrianople AD 378. The Goths crush Rome's legions*, Oxford, Osprey, 2001, p. 24.

Bien que l'organisation de l'armée romaine ait considérablement changé au cours des cent années précédant la bataille d'Andrinople, la tactique demeurait essentiellement la même : l'*exercitus* se présentait toujours avec l'infanterie au centre et la cavalerie sur les ailes. Les tirailleurs étaient généralement déployés devant la ligne de combat, et se repliaient face à une avance ennemie pour prendre position derrière la lourde infanterie. Habituellement, celle-ci était formée de deux lignes, probablement avec la plupart des *auxilia* en première ligne et des légions en seconde ligne. Les archers étaient généralement placés derrière l'infanterie lourde et tiraient par-dessus la tête de leurs congénères, même s'ils pouvaient ouvrir la bataille comme écran devant les troupes lourdes. La cavalerie légère pouvait aussi l'entamer avant l'armée (comme ce fut le cas à Andrinople), puis se rendre à l'extrémité des ailes pour tenter d'encercler l'ennemi. Les cavaliers conventionnels et les cataphractes se tenaient sur les ailes immédiates de l'infanterie afin de briser la cavalerie ennemie, puis de tomber sur les flancs de son infanterie. Précisons qu'il était généralement plus facile d'essayer d'attaquer une aile droite ; les troupes les plus aguerries se trouvaient généralement de ce côté, tandis que l'autre flanc devait être renforcé pour éviter l'enveloppement par l'ennemi.

D. Contexte historique

Dès 235, durant la « crise du III^e siècle », l'Empire romain connut deux types de problèmes qu'il ne parvenait pas à résoudre : les continuelles usurpations de généraux se faisant acclamer empereur par leurs troupes, généralement après avoir fait assassiner leur prédécesseur, alors que celui-ci ne jouissait d'aucune légitimité ; les invasions ou incursions des peuples barbares ayant traversé le Rhin et le Danube, lesquels les avaient poussées jusqu'au nord de l'Italie et jusqu'en Grèce¹⁵. Certains empereurs, parmi lesquels Aurélien, Dioclétien et Constantin, avaient géré la situation tant bien que mal, en tentant de négocier avec les envahisseurs étrangers ou en luttant ouvertement contre eux. Ainsi, au IV^e siècle, l'Empire romain n'était-il pas en déclin. Si tel avait été le cas, les Germains n'auraient pas tenté d'y effectuer des razzias ou de s'y établir¹⁶.

a. Valens et les Goths

En 364, Valentinien, après avoir ceint le diadème, divisa le territoire romain en deux parties. Il fit le choix de conserver l'Occident, où il avait guerroyé contre des

¹⁵ J.-M. Carrié et A. Rousselle, *L'Empire romain en mutation : des Sévères à Constantin (192-337)*, Paris, Seuil, 1999, p. 650-720.

¹⁶ H. Elton, *Warfare in Roman Europe AD 350-425*, Londres, Clarendon Press, 1996, p. 19-43.

envahisseurs germains, et de céder l'Orient à son frère Valens. Ammien Marcellin nous livre une description partielle de ce dernier :

« Il était d'une avidité sans bornes, d'une inapplication extrême aux affaires ; outrait avec parade les rigueurs officielles du pouvoir, mais était cruel par instinct. Son éducation avait été nulle ; il n'avait aucune notion de littérature ou d'art militaire. Son grand plaisir, en voyant grossir son épargne, était qu'il en coulât des gémissements à d'autres ; et il montrait surtout une joie atroce quand une accusation ordinaire prenait entre ses mains les proportions du crime de lèse-majesté : c'est qu'alors il avait pour en répondre la vie et la fortune d'un riche. Mais je lui pardonne encore moins son hypocrisie de respect pour les lois et les décisions judiciaires, tandis que, composés par lui, les tribunaux étaient notoirement les instruments de ses caprices. Violent et peu abordable d'ailleurs, il était toujours accessible à toute accusation vraie ou fausse ; dangereuse tendance chez ceux même qui ne sont pas au pouvoir. Son habitude de corps était lourde et paresseuse. Il était brun de teint. Un de ses yeux avait une taie ; mais cette difformité ne s'apercevait pas à distance. Il était de moyenne taille, bien pris dans ses membres, quoiqu'il eût les jambes arquées et le ventre un peu gros¹⁷. »

Cette décision de nommer Valens empereur de la partie orientale de l'Empire provoqua la colère de Procope, qui, en 365, se révolta avant de se faire proclamer *dominus* (« seigneur ») par ses soldats. Maintes tribus goths envoyèrent des troupes pour appuyer cette prise de pouvoir et apporter leur soutien à l'usurpateur. Toutefois, lorsqu'elles arrivèrent, ce dernier avait été vaincu, puis assassiné, et Valens rétabli sur le trône. En 369, l'empereur romain d'Orient, vindicatif, fit emprisonner tous ces guerriers barbares avant de négocier avec leurs chefs les conditions de leur libération.

Les tractations s'enlisant, Valens décida de vendre les prisonniers goths comme esclaves. Peu après, il traversa le Danube avec plusieurs de ses troupes afin de dévaster les terres de ces derniers. Les Goths, informés de ces incursions, pratiquèrent la politique de la terre brûlée, comme l'avait fait Vercingétorix peu avant la rencontre d'Alésia en 52 avant J.-C. Toutefois, ils furent contraints de demander la paix à Valens. Le contenu du *foedus* (« traité ») de Noviadunum imposé aux Goths ne nous est pas connu. Néanmoins, un panégyrique prononcé en faveur de l'empereur par Thémistius, rhéteur et homme politique influent de Constantinople, le congratule d'avoir mis fin aux hostilités opposant les barbares venus d'outre-Danube et l'Empire. Nous savons par ailleurs que les fournitures de blé en territoire goth furent suspendues. Au demeurant, Valens enrôla dans son armée de nombreux mercenaires goths, car il nourrissait le projet d'envahir la Perse. Il les fit transférer le long de la frontière mésopotamienne, en attendant de rassembler suffisamment de fantassins et de cavaliers pour entamer la campagne.

Toujours est-il que, même si les Huns se trouvaient encore loin du Danube, les Goths avaient désormais des conditions d'existence peu enviables : leurs terres étaient en partie dévastées et nombre de leurs habitations avaient été abandonnées ou brûlées. Au fait du mode de vie pratiqué dans le monde romain ainsi que de ses richesses, une députation composée de chefs goths expliqua aux officiers romains de Valens, venus s'informer de leurs intentions, qu'ils souhaiteraient s'établir en territoire romain, en Thrace en l'occurrence, en échange de leur main-d'œuvre et de leur enrôlement dans

¹⁷ Amm., 31, 14, 5-7.

l'armée. Aucune source ne rapporte la teneur exacte de ces pourparlers, mais l'Empire, dont la démographie était désormais faible, avait besoin de bras pour cultiver ses champs et prendre les armes pour le défendre ; certaines cités et régions avaient été dépeuplées à partir du début du III^e siècle. Par ailleurs, Goths et Romains réclamaient la paix. Accueillir les premiers impliquait, pour les seconds, d'intégrer, dans certaines régions reculées de l'Empire, un vivier d'hommes jeunes prêts à travailler dans les champs et à guerroyer aux côtés des soldats en cas de guerre avec des peuples barbares, ce qui permettrait d'économiser de l'argent dans la mesure où la solde des soldats barbares était moins élevée que celle des *milites* romains. Dès lors, les deux peuples avaient tout à gagner à s'entraider. C'est pourquoi Valens accueillit pacifiquement les Goths en Thrace.

La traversée du Danube par ces derniers prit plusieurs jours, voire plusieurs semaines tant les exilés (hommes, femmes et enfants ; civils et soldats) étaient nombreux (des dizaines de milliers) ; elle s'effectua sans relâche, de jour comme de nuit, en ayant recours à des embarcations de fortune, ou encore à de simples troncs d'arbres évidés, car les Huns approchaient du *limes*. Ammien Marcellin fustige ces mouvements de populations entrées dans l'Empire au motif de lui apporter leur concours, puis de piétiner son hospitalité et de le défaire. À ses yeux, les Goths n'étaient rien d'autre qu'une *plebs* barbare et volubile. Il ajoute que le transfert de réfugiés sur la rive romaine du Danube se fit de manière chaotique¹⁸. Un fragment d'Eunape confirme ces dires¹⁹. Après avoir traversé le fleuve, les Goths établirent des campements de fortune en territoire romain. Ils s'indignèrent du fait que les autorités qui les accueillaient inspectaient minutieusement la plupart de leurs bagages ; ils y voyaient là une marque d'irrespect.

L'avant-garde goth arriva aux environs de Marcianopolis (Devnja). Néanmoins, cette cité n'était pas prête à accueillir une telle population : les autorités locales n'avaient, pour ce faire, pris aucune disposition particulière. Par ailleurs, la plupart des citoyens romains y résidant craignaient que ces barbares ne réussissent pas à s'intégrer et n'épousassent pas leurs us et coutumes. Dès lors, les habitants de Marcianopolis refusèrent d'accueillir leurs hôtes. Les réfugiés goths leur demandèrent de les laisser entrer dans la ville pour se restaurer, mais cette requête fut rejetée. Les portes de la cité ayant été fermées et étant défendues, les Goths, exaspérés et affamés, tentèrent d'y pénétrer par la force. Ils y parvinrent sans trop de difficultés en raison de leur nombre. Ils dépouillèrent les soldats de leurs armes, puis pillèrent les habitations.

Pendant ce temps, le *comes* (« comte ») Lupicin, commandant militaire romain de la province en charge du transfert de population, festoyait en ville avec les chefs goths, parmi lesquels figurait Fritigern²⁰. Une fois les réjouissances terminées, ce dernier s'indigna du sort réservé à son peuple. Il critiqua avec véhémence la *perfidia* romaine, et vit en Lupicin et en ses adjoints des traîtres ayant rompu leurs engagements.

¹⁸ Amm., 31, 3-5.

¹⁹ Eun., frag. 5.

²⁰ Amm., 31, 5, 5.

Comme l'avaient fait les troupes de Spartacus en 73 avant J.-C., les Goths se procurèrent des armes, des vivres et quelques chevaux pour dévaster les campagnes environnantes. Contre toute attente, Lupicin entendit mater cette insurrection barbare sans en référer à l'empereur. Il rassembla donc hâtivement les troupes dont il disposait (environ vingt-cinq mille soldats et quelques milliers de *limitanei*, hommes répartis dans les postes-frontières sur le cours inférieur du Danube)²¹, et s'avança en terrain plat pour y livrer une bataille rangée ; les *limitanei* ne pouvaient être tous déplacés loin du *limes* sans mettre en péril l'Empire tout entier. En dépit de ces forces armées, Lupicin essuya plusieurs échecs face aux migrants goths, très nombreux et déterminés à demeurer dans l'Empire. Le général romain, trop confiant, avait déployé ses troupes en ordre de bataille non loin de Marcianopolis en leur laissant croire en une victoire rapide. Toutefois, les Goths attaquèrent si violemment les bataillons romains que leurs lignes cédèrent. La plupart d'entre eux prirent alors la fuite, avant d'être rattrapés, puis massacrés par l'ennemi. Les barbares dépouillèrent les morts de leur équipement militaire. Lupicin, hagard, ne sut que faire. Il finit par trouver refuge à Marcianopolis. Parallèlement, aucune garnison romaine stationnée dans les principales bourgades thraces ne se résolut à affronter les hordes d'invasisseurs. Désormais, les Goths contrôlaient militairement une grande partie de la Thrace (surtout les campagnes).

L'empereur Valens, qui résidait toujours à Antioche, fut informé de ces débordements. Néanmoins, il ne se résolut pas à intervenir personnellement. Sans doute comptait-il sur l'aide de deux chefs goths et de leurs troupes mises à son service depuis plusieurs années et stationnées en Thrace. Leur mission consistait en la protection des quartiers d'hiver de l'armée romaine, à proximité d'Andrinople. Cependant, ces mercenaires goths répugnèrent à combattre leurs congénères. Les auteurs latins fustigent la *uanitas* (« fausseté ») et la *ferocitas* (« insolence » ; « fougue ») des barbares qui refusaient de répondre aux ordres des Romains qui les rémunéraient.

Leur position étant toutefois compromise à moyen terme, les Goths, forts de leurs victoires contre les Romains, se rassemblèrent pour se diriger vers Andrinople. Néanmoins, dans la mesure où ils ne possédaient aucune machine de siège et étaient incapables d'en construire, ils renoncèrent à leur projet d'assiéger la cité. Ils se livrèrent alors au pillage des campagnes, sur les conseils de Fritigern ; il avait en effet expliqué à ses hommes qu'il était préférable de ne pas attaquer les murailles d'une cité, mais bien de massacrer les paysans dans les champs afin de susciter l'effroi chez les Romains. Le général goth abandonna donc le siège et, avec l'arrivée de l'hiver, divisa ses forces en plusieurs unités afin de faciliter leur approvisionnement. Les Goths, qui avaient été vendus comme esclaves au cours des années 370, saisirent l'occasion de fuir leurs maîtres romains. Certains individus non libres changèrent de camp, offrant aux barbares une source précieuse d'informations locales. Parmi eux se trouvait un grand nombre de travailleurs des mines d'or situées dans les montagnes de Thrace et de Macédoine.

²¹ A. Barbero, *Le jour des barbares. Andrinople, le 9 août 378*, Paris, Flammarion, 2017, p. 94.

À contrecœur, Valens se résigna à reporter son expédition en Perse. Il y envoya l'un de ses émissaires pour tenter de conclure une paix provisoire. L'habile diplomate permit aux troupes stationnées à la frontière mésopotamienne et placées sous les ordres de Trajanus et Profuturus de rejoindre la Thrace à marche forcée afin de mettre un terme aux désordres provoqués par les Goths.

b. La bataille des Saules

Trajanus et Profuturus, aux dires d'Ammien Marcellin, étaient des généraux incapables de mener une guerre efficace²². En plus de leur manque d'expérience, ils ne parvenaient pas à rassembler l'ensemble de leurs soldats. En 377, ils se mirent toutefois en ordre de bataille dans une plaine afin d'affronter les Goths stationnés en Thrace.

Toutefois, Fritigern fit aussitôt rappeler les divers groupements de Goths qui pillaient la région, et regroupa tous les chariots dont il disposait. Il ordonna alors leur retrait en direction des zones montagneuses situées au centre de la Thrace. En occupant les hauteurs, le chef goth estimait qu'il pourrait surprendre l'ennemi, avant de l'affronter. De leur côté, les Romains jugeaient que les barbares rebelles s'étaient eux-mêmes établis en terrain défavorable, et qu'ils pourraient difficilement en sortir sans se faire massacrer de toutes parts. Les Goths, attendant que l'adversaire prît l'initiative, patientèrent plusieurs jours dans les massifs montagneux. Finalement, manquant de vivres et ne pouvant renforcer leurs positions, ils se résignèrent à repartir vers le nord, en direction du delta du Danube. Les troupes romaines les suivirent de près sans prendre les armes.

Les Goths établirent leur camp à *ad Salices* (« les Saules » ; Dobroudja, en Roumanie), proche de Tomis, où Ovide avait été exilé en 8. Non loin de là se tenaient les soldats de Valens qui les surveillaient de près. Ils furent bientôt secondés par Richomer, un général de Gratien, l'empereur d'Occident décrit par ses contemporains comme un jeune homme au talent remarquable, éloquent, guerrier et miséricordieux. Envoyé pour prêter main forte au *dominus* d'Orient, ce commandant de la garde impériale était d'origine franque.

Les principaux généraux romains et Richomer tinrent conseil sur la manière dont il convenait de combattre les Goths. Bien qu'inférieurs en nombre, ils estimaient pouvoir renverser l'ennemi en prenant l'initiative et en conjuguant leurs forces. Ainsi, dès que ce dernier leva le camp pour poursuivre ses pérégrinations, les soldats romains lancèrent-ils l'assaut sur l'arrière-garde de la colonne goth, laquelle comprenait toujours d'innombrables chariots chargés de vivres. Les chefs barbares décidèrent de rassembler ceux-ci en cercle sur une large plaine pour se protéger de l'adversaire. Après que les Romains se furent regroupés au-devant de cette concentration de charrettes, ils se rapprochèrent pour entamer les hostilités. Les bataillons aux ordres de Valens s'étaient

²² Amm., 37, 1, 1 : « Profuturus et Trajanus, tous deux pleins de présomption et sans talents militaires. »

déployés en défense soit sur deux lignes, soit, en raison de leur infériorité numérique, sur une seule, appuyée par des réserves.

Les soldats des deux camps s'envoyèrent une multitude de dards et de lances, puis les fantassins lourds romains attaquèrent au corps à corps l'adversaire, le plus souvent muni de casques, de cottes de mailles et d'épées²³. La cavalerie romaine, placée aux ailes, tenta, sans succès, d'envelopper son homologue. Les archers et frondeurs goths, placés en retrait, l'empêchèrent de s'avancer au cœur de la bataille. La phalange romaine tenta alors de disloquer le dispositif adverse, tout aussi compact. L'aile gauche romaine, trop peu nombreuse, faillit céder. Toutefois, Richomer y fit aussitôt placer davantage de soldats pour endiguer l'offensive goth. La tentative de pénétration barbare sur le flanc gauche fut donc avortée. Les belligérants mirent alors un terme provisoire à la bataille des Saules. Les pertes furent nombreuses dans les deux camps. Selon Ammien Marcellin, la stratégie romaine consistant à épuiser l'ennemi était judicieuse, mais les généraux de Valens ne réussirent pas à la mettre correctement en œuvre. Il reproche notamment à Profuturus et à Trajanus d'avoir engagé au sein des armées romaines des barbares orientaux²⁴.

Le soir même, les généraux romains se réunirent à nouveau pour déterminer la stratégie à adopter au lendemain de cette confrontation qui ne leur donna nullement l'avantage. Ils jugèrent préférable, du moins dans un premier temps, de se retirer vers le sud pour regagner Marcianopolis. Ce retrait soulagea les Goths, qui demeurèrent à l'intérieur de leur enceinte de chariots pendant une semaine. Ayant épuisé l'essentiel de leurs vivres, ils se résolurent à gagner les plaines avoisinantes, puis firent à nouveau marche vers la Thrace, dont ils saccagèrent les principales bourgades. Valens nomma Saturninus *magister equitum*, puis le dépêcha auprès de Trajanus et de Profuturus. Richomer retourna en Gaule pour lever de nouvelles troupes, tandis que Frigeridus se dirigea vers le sud jusqu'à Beroea, où il fortifia une position qui surveillait le passage clé d'Illyrie à l'ouest et du centre des Balkans au nord. Malgré la difficulté de la tâche, les Romains réussirent à bloquer les Goths. Ammien Marcellin argue que Saturninus organisa un système d'avant-postes efficace et prompt à empêcher le rassemblement des barbares, et que, malgré plusieurs tentatives d'éclats, les Goths furent repoussés par ses hommes bien qu'ils occupassent un terrain accidenté²⁵. Les généraux romains, pourtant mis au courant de ces razzias, jugèrent prudent de ne plus affronter les hordes de Goths en plaine.

Cependant, ces dernières furent rapidement rejointes par des troupes hunniques et alamanes. Outre celui de se livrer au pillage de cités prospères, leur objectif commun était de surprendre des détachements romains, puis de les anéantir afin de décourager l'*Vrbs* d'intervenir plus avant en Thrace. En quelques semaines seulement, les barbares y contrôlèrent les campagnes jusqu'aux faubourgs de Constantinople.

²³ Cf. *infra*

²⁴ Amm., 37, 1, 1.

²⁵ Amm., 31, 8, 5.

Il semble que Saturninus, qui n'avait pas prévu cette alliance, permit, malgré lui, aux Huns et aux Alains de faire irruption dans les plaines du sud de la Thrace. Tout au long de l'automne, des bandes de barbares se répandirent dans toute la province, de la mer Noire aux Rhodopes et du Danube à l'Hellespont, à la recherche de nourriture, de fournitures et de butin. Les troupes romaines fortifièrent les principales villes, mais, ayant tiré les leçons des engagements précédents, ne tentèrent toujours pas d'amener l'ennemi au combat. De manière générale, les Goths avaient toute liberté dans la campagne et les Romains qui y vivaient, incapables de se réfugier dans les villes, étaient tués ou emmenés en captivité. Il semble toutefois que de petits groupes de troupes romaines d'élite fussent restés sur le terrain pour affronter les Goths, opérant probablement hors des grandes villes et engageant des pillards lorsque l'occasion se présentait. Ainsi Ammien Marcellin rapporte-t-il un incident au cours duquel Barzime, tribun des Scutarii et commandant vétérane, fut attaqué par un groupe de Goths alors qu'il campait près de Dibaltum (Burgas), cité établie sur la côte du Pont-Euxin. Il commandait une force d'infanterie comprenant les Cornuti, la plus haute unité des *auxilia palatina*. En danger, il fit sonner les trompettes, renforça ses flancs, et chargea à la tête de ses hommes en ordre de combat classique. Bien que secondé par une importante force de cavalerie, il combattit jusqu'à l'épuisement, puis succomba à ses blessures. Il apparaît que les unités romaines ne se sentaient nullement appuyées par leur empereur.

c. Le rôle joué par Valens

Au printemps 378, Valens, toujours présent à Antioche, devait prendre les choses en main. D'aucuns estimaient que son neveu Gratien, empereur d'Occident de 367 à 383, avait l'obligation, en dépit de son jeune âge (dix-huit ans), d'unir ses forces à celles de Valens pour renverser l'ennemi oriental. Si Gratien était disposé à prêter main forte à son oncle, il eut à revoir ses plans en raison de l'attaque inopinée des Alamans le long du Rhin. Ainsi, au lieu de gagner les Balkans pour rejoindre la Thrace, franchit-il ledit fleuve pour mener une campagne contre les barbares servant indirectement la cause goth. Ces derniers furent rapidement vaincus, puis contraints de conclure un traité de paix avec les Romains.

Entre-temps, Valens quitta Antioche pour gagner Constantinople, la capitale de la partie orientale de l'Empire. Cependant, son séjour y fut bref, car nombre de citoyens romains de cette cité fustigeaient l'action militaire et politique de leur empereur. Ce dernier passa alors plusieurs jours dans sa villa de Melanthias, bâtie à une vingtaine de kilomètres de Constantinople. Il prit le temps de la réflexion, loin des tumultes de la ville, puis entreprit de rassembler toutes les troupes disponibles pour renverser les envahisseurs goths. Il aurait appris que ces derniers s'étaient concentrés dans la région autour de Beroea et de Cabyle et avaient probablement la volonté de suivre l'itinéraire évident le long de la rivière Maritza. Son intention était probablement de se déplacer vers l'ouest, après Andrinople, à travers la vallée de Maritza en direction de

Philippopolis, puis de remonter plus au nord afin de longer la rivière Sazliyka, située au sud des Balkans, à peu près à mi-chemin entre Beroea et Cabyle. L'arrivée prévue de Gratien, vainqueur des Alamans, devait conforter l'empereur dans ses plans. Il espérait prendre les barbares en tenaille et annihiler la menace qu'ils représentaient pour l'Empire.

Le neveu de Valens avait envoyé une missive à son oncle pour lui faire savoir qu'il atteindrait bientôt les Balkans avec ses armées en longeant le cours du Danube. Cependant, une seconde lettre parvint rapidement à l'empereur d'Orient, l'informant de son retard dans la mesure où il s'était fait porter pâle et que des hordes de cavaliers ennemis harcelaient son avant-garde pour freiner son avancée. Pendant ce temps, Valens mobilisa ses forces armées avant de gagner le cœur de la Thrace en proie aux razzias goths. Il semble qu'en attendant l'arrivée de son neveu, il ait songé à affamer l'ennemi en le privant de ses sources de ravitaillement afin de l'affaiblir progressivement. Pour ce faire, il confia à Sebastianus, général reconnu pour son intelligence stratégique, le soin de localiser l'adversaire, puis de se débarrasser de ses espions et de ses bataillons ayant pris le risque de s'éloigner du camp général. Sebastianus estima que deux mille hommes lui suffisaient pour mener à bien sa mission. Il lui fut aisé de repérer le corps principal de l'armée goth dans la mesure où, en raison des nombreux chariots qu'elle poussait, sa progression était lente. Persuadé de pouvoir mettre en pièces l'ennemi, il dut déchanter lorsque les habitants d'Andrinople, inquiets et ne sachant plus à qui faire confiance, refusèrent de lui ouvrir les portes de leur cité. Après de longs pourparlers, ils finirent par y laisser entrer le seul Sebastianus ; ses troupes furent contraintes de rester en dehors de l'enceinte.

Le lendemain, Sebastianus et ses hommes se remirent en marche. Avant que la nuit ne tombât, les éclaireurs romains aperçurent des Goths à une faible distance de l'avant-garde romaine, sur les rives de la Maritza. Aussitôt informé, Sebastianus s'approcha du camp ennemi. Il fit ensuite descendre, à l'abri des regards, une partie de ses *milites* le long du fleuve. Quelques heures plus tard, il ordonna au gros de son armée d'attaquer les Goths durant leur sommeil. Ceux-ci furent massacrés. Dans le même temps, une lettre de Gratien fit savoir à Valens qu'il se rapprochait de la Thrace. Fort de cette nouvelle, l'empereur d'Orient marcha à l'intérieur de cette région avec la ferme intention d'attaquer et d'anéantir le principal corps goth. Si aucune source n'indique le nombre d'hommes placés sous l'autorité de Valens, ils durent être environ vingt mille, parmi lesquels nombre de vétérans expérimentés²⁶. Il prit ainsi le risque de déforer la protection aux frontières, laquelle incomba aux soldats les moins aguerris. De son côté, Fritigern mit un terme à ses pillages, rappela ses hommes, puis leur ordonna de lever le camp. Depuis la victoire de Sebastianus, les Goths ne s'étaient plus avancés en direction d'Andrinople.

Valens, fort du succès de son principal lieutenant, y passa quelque temps. Puis, il se dirigea vers les Rhodopes dans l'espoir de lutter contre l'ennemi. Cependant, ce dernier, lui aussi, s'était déplacé ; Fritigern ne jugea pas opportun d'affronter l'empereur après

²⁶ A. Barbero, *Le jour des barbares. Andrinople, le 9 août 378*, Paris, Flammarion, 2017, p. 158.

l'échec qu'avaient subi les Goths face à Sebastianus. Il n'en demeure pas moins qu'après quelques jours de marche, les éclaireurs de Valens lui rapportèrent qu'une troupe de Goths descendait la vallée de la Tundza et risquait dès lors de déboucher sur Andrinople, derrière la colonne romaine. Tout en se déplaçant avec prudence afin d'éviter d'être pris en embuscade, Fritigern envisageait de bloquer l'accès de Valens à Constantinople afin de le priver d'un pan non négligeable de ses voies de ravitaillement, et de l'obliger à combattre sur un terrain défavorable²⁷. Les intentions du chef adverse ayant été devinées par l'empereur, l'effet de surprise avait disparu. Ce dernier envoya sa cavalerie légère et des archers occuper les cols par lesquels les Goths étaient susceptibles de déboucher. Toujours est-il que, depuis l'endroit où il se trouvait, il n'était pas à même d'évaluer avec exactitude les positions exactes et les effectifs de l'adversaire. En d'autres termes, il était incapable de savoir s'il se trouvait proche du gros de l'armée goth ou d'un simple détachement. Il envoya ainsi d'autres éclaireurs afin d'en savoir davantage. Ceux-ci lui rapportèrent promptement que les forces qui se dirigeaient vers la colonne romaine n'étaient composées tout au plus que de dix mille hommes. Dès lors, Valens ordonna à ses armées de retourner à Andrinople pour attaquer les Goths dès qu'ils gagneraient la plaine environnante.

E. Les armes utilisées lors de la bataille d'Andrinople et l'organisation de l'armée romaine

Au IV^e siècle, la célèbre association *gladius-pilum* avait été écartée depuis plusieurs décennies. Comme l'indique Ammien Marcellin²⁸, elle avait été largement remplacée par le couple *scutum-pilum*. Les principales armes romaines étaient désormais la *lancia* (lance), longue de deux mètres cinquante environ, la javeline (*ueruta*), le trait (*mattiobarbulus* ou *plumbatum*) et la *spatha*, épée de grande taille. Cette dernière était plus efficace que la célèbre épée espagnole lors des combats en formation serrée analogues aux phalanges macédoniennes du IV^e siècle avant J.-C. Par ailleurs, le *scutum* était désormais rond ou ovale, et la cote de mailles en fer s'était substituée à la lorique, composée de lamelles métalliques. Certains fantassins portaient une petite hache (*securis*).

Le combat au corps-à-corps était toutefois toujours en vigueur. Comme durant la République et le Haut-Empire, les soldats du premier rang (*procuratores*) et ceux des côtés alignaient respectivement leur bouclier devant eux et sur leurs flancs afin de former la *testudo* (« tortue ») lorsqu'il s'agissait de se protéger tout en avançant vers l'ennemi.

²⁷ A. Barbero, *Le jour des barbares. Andrinople, le 9 août 378*, Paris, Flammarion, 2017, p. 164.

²⁸ Amm., 20, 5, 8.

Les Romains disposaient d'une cavalerie nombreuse, reposant essentiellement sur des cavaliers lourds (les cataphractaires ou *clibanarii*) protégés d'armures quasi impénétrables. Pour des raisons évidentes, ils ne servaient pas d'éclaireurs.

Les prétoriens et les légionnaires étaient organisés en *centuriae* (centuries), composées respectivement de 160 et de 80 hommes. Chaque centurie était dirigée par un *centurio* (centurion) ou un *ordinarius* (centurion supérieur commandant dans les légions), lequel était assisté par un *optio* (second du centurion), et se tenait non loin d'un *signifer* (porte-drapeau), d'un *tesserarius* (officier portant la tessère, c'est-à-dire l'ensemble des ordres du général), d'un *cornice* (corniste) et d'un *tubicen* (trompette annonçant l'attaque et le rappel des troupes engagées au corps à corps). Le centurion se trouvait au centre du premier rang, et conduisait les troupes. S'il tombait, l'*optio* prenait le commandement de la centurie.

Les centurions prétoriens ne portaient pas les titres de *triarius*, de *princeps* ou de *hastatus*, mais les six centuries de chaque cohorte remplissaient généralement les mêmes fonctions que leurs pairs légionnaires.

L'organisation des *equites* des légions régulières ainsi que celle des *lanciarum* est incertaine. Nous savons toutefois que les *numeri* des *equites singulares* étaient divisés en *turmae* d'environ trente hommes, et étaient commandés par des *decuriones*. Quant aux cavaliers prétoriens, ils étaient dirigés par des *exercitatores*²⁹. Il n'existe aucune preuve de la présence de sous-unités tactiques de la taille d'une centurie ou d'une *turma* dans la cavalerie prétorienne.

Les soldats qui combattaient au sein des *auxilia* étaient eux aussi armés d'épées, de javalots et de lances, et recouraient aux mêmes techniques de combat que les prétoriens et les légionnaires, mais l'organisation interne de leurs régiments n'est pas établie avec précision. Nous connaissons toutefois vaguement la structure des rangs des *auxilia* : le tribun était aux commandes ; le *primicerius* était commandant en second ; suivaient le *senator*, le *ducenarius* (peut-être analogue au préteur ou au centurion), le *centenarius* (peut-être l'équivalent d'un centurion), le *biarchus* (cette catégorie comprenait les *draconarii*, les porte-étendards du dragon) et le *circitor* (équivalent au *tesserarius*). Les unités de cavalerie partageaient cette structure organisationnelle.

Au début du IV^e siècle, la bataille proprement dite s'ouvrait encore par des jets de traits et de lances. La cavalerie s'engageait peu de temps après. Concomitamment, le général lançait une attaque soit en ordre oblique, par la droite ou par la gauche, afin de séparer une aile du centre ou d'envelopper une aile, soit par les deux ailes pour prendre l'armée ennemie en tenaille.

²⁹ ILS, 2089.

F. La bataille d'Andrinople

a. La veille de la bataille

L'armée de Valens établit son camp dans la plaine circonscrivant Andrinople. Richomer s'apprêtait à les rejoindre, mais, prudent, il lui fallait encore quelques jours de marche avant de gagner cette cité. Il trouva dès lors opportun d'en informer Valens, tout en lui conseillant d'attendre son arrivée pour prendre les armes. Ce dernier, impatient, exprima alors son mécontentement. Il consulta son conseil de guerre afin de prendre la décision la plus opportune et judicieuse. La plupart de ses lieutenants estimèrent qu'il était préférable de mener la guerre conjointement avec les forces de Gratien et de Richomer, et non des campagnes séparées. Ces partisans de l'attentisme avaient pour chef de file Victor, un Sarmate prônant la temporisation et la prudence comme l'avait fait Fabius Maximus lors de la deuxième guerre punique.

Néanmoins, Sebastianus, en raison du prestige qui l'auréolait et de l'enthousiasme qu'il manifestait depuis sa victoire contre les Goths, tenta de convaincre l'empereur du bien-fondé de lutter le plus tôt possible contre ces derniers. Influencé par Sebastianus et ressentant le besoin de prendre l'initiative afin de connaître promptement la *gloria*, Valens opta pour le combat immédiat.

Par des moyens que nous ignorons, les Goths apprirent aussitôt que l'empereur était décidé à les anéantir. Leurs chefs se réunirent alors, puis envoyèrent une délégation auprès de Valens pour lui proposer d'entreprendre des pourparlers de paix. Comme pour convaincre les Romains que leur cause était juste sur le plan religieux, un des *legati* composant cette députation était un prêtre. Tous furent autorisés à entrer dans le camp romain, puis furent reçus en audience par Valens, qui écouta leurs propositions. Le prêtre présenta à sa connaissance une missive de Fritigern dans laquelle il rappelait à l'empereur que son peuple se trouvait en territoire romain uniquement parce qu'il avait été accueilli par Valens en qualité de réfugié. Les Goths, invoquant la *fides* des Romains, demandèrent donc que la promesse qui leur avait été faite de pouvoir occuper la Thrace en échange de leur main-d'œuvre fût tenue. Concomitamment, ils rappelèrent leur volonté de vivre librement et paisiblement en éloignant d'eux le spectre du *bellum*.

Valens et son conseil trouvèrent ambiguë la missive rédigée de la main de Fritigern. Il est également possible qu'ils se fussent montrés suspicieux à l'égard de certains membres de la délégation solidement armés. Ainsi l'empereur renvoya-t-il les ambassadeurs goths avant de mobiliser ses troupes pour affronter l'envahisseur danubien. Il est impossible de savoir si les intentions de Fritigern étaient réellement pacifiques. Nous pouvons toutefois affirmer qu'il n'était nullement en position de domination sur le plan militaire dans la mesure où sa tentative de contourner l'armée de Valens avait échoué. En outre, il importait à ce dernier de faire état de ses capacités

militaires tant pour prouver sa *uirtus* au peuple romain, lequel avait un temps douté de sa bravoure, que pour décourager d'autres barbares de franchir le *limes*.

b. L'ordre de marche et les effectifs des belligérants

Le 9 août 378, après que le trésor et les enseignes impériales eurent été placés en sécurité dans l'enceinte d'Andrinople, l'armée de Valens se mit en route vers le nord pour guerroyer contre les Goths. Les soldats romains durent marcher plusieurs heures par une température caniculaire. Ce ne fut que peu avant la huitième heure (entre 13 h et 14 h) et après avoir parcouru une distance de treize kilomètres qu'ils arrivèrent face au campement ennemi. Celui-ci s'était, comme de coutume, retranché derrière une barricade circulaire faite de chariots.

Le camp goth était probablement établi à Muratçali, bourgade située à seize kilomètres au nord du centre d'Andrinople et à cinq kilomètres à l'est de la rivière Tundzha, et était bien protégé par de hautes crêtes sur trois côtés. Cet emplacement n'est cependant pas établi avec certitude. Selon F. Runkel³⁰, les Goths s'étaient positionnés sur la crête de Demirhanli (Demeranliga). Ce monticule se trouvait à équidistance d'Andrinople et de Muratçali, mais plus à l'est. Si Demirhanli garantissait une position défensive susceptible d'attaquer depuis l'ouest, elle était mal défendue du côté sud, où se trouvait la principale voie romaine de la région, et ne bénéficiait pas de source d'eau derrière la crête. Au demeurant, le site de Muratçali offrait à celui qui l'occupait un emplacement de camp davantage protégé ainsi qu'un point d'eau, et était facilement défendable sur trois côtés. La forme de sa crête facilitait également la perte de vue des troupes. Il est probable que l'infanterie goth³¹ se soit formée juste au sud de Muratçali, alors que la majorité des chariots étaient nichés derrière la crête. D'aucuns pensent que les Goths restèrent cachés derrière le cercle de chariots, lequel constituait un énorme cercle de deux à trois kilomètres de diamètre (ces véhicules de bois auraient pu former un axe d'une quinzaine de kilomètres), mais cela est hautement improbable. La pratique habituelle consistait à engager l'ennemi à découvert et à ne se replier derrière les véhicules de bois que s'ils étaient mis en déroute. Si les Goths étaient restés derrière les chariots, ils auraient cédé l'initiative aux Romains, et n'auraient pas été en mesure d'utiliser leur tactique de leur prédilection consistant à engager le combat au corps à corps. Il ressort par ailleurs des descriptions de la bataille d'Ammien Marcellin que le conflit de 378 ne s'est pas déroulé derrière lesdits chariots. Ainsi les Goths les avaient-ils rangés en cercle et d'importants effectifs de fantassins s'étaient-ils placés devant ceux-ci. L'infanterie romaine se plaça en ordre de bataille face à son homologue goth à gauche, au centre et à droite. L'empereur plaça sa cavalerie aux ailes.

³⁰ F. Runkel, *Die Schlacht bei Andrianopel*, Berlin, 1903.

³¹ Des étendards en forme de dragon figuraient en première ligne goth.

Quels étaient les effectifs des Goths ? Si les éclaireurs romains avaient recensé environ dix mille soldats, ce nombre est sujet à caution. En effet, les barbares devaient disposer de davantage d'hommes (peut-être entre quinze et vingt mille hommes). De plus, ils bénéficièrent du soutien de guerriers alains et hunns. À tout le moins, Valens était à la tête d'une armée plus nombreuse. La *Notitia dignitatum* est le seul document énumérant l'ensemble des régiments de l'Empire d'Orient et d'Occident. Cependant, elle est postérieure à la bataille d'Andrinople, et demeure imprécise et vague. Si elle indique que seuls quinze mille hommes participèrent à cette dernière, Ammien Marcellin prétend que plus de vingt mille soldats romains furent anéantis en 378³².

c. Le déroulement de la bataille

Si la cavalerie se déploya rapidement sur l'aile droite, il n'en alla pas de même sur l'autre flanc. En effet, les cavaliers formant l'aile gauche mirent un certain temps avant de prendre place sur le champ de bataille. L'empereur n'avait pas été en mesure de placer simultanément toutes ses troupes. La lutte armée s'engagea donc dans des conditions de déséquilibre pour les Romains. Ammien Marcellin relativise toutefois celui-ci : « L'aile gauche, qui, vu la difficulté des chemins, était encore en arrière, et n'observant l'ordre de marche qu'avec une peine extrême, pressa le pas pour venir se mettre en ligne. Tandis qu'elle se déployait sans obstacle, le retentissement terrible des armures et le fracas des boucliers, qui résonnaient sous les piques de nos soldats, ébranlèrent le courage des Goths. »³³

Dès qu'ils arrivèrent à portée de tir de l'enceinte de chariots, les archers romains, très avancés, lancèrent une pluie de flèches pour détruire une partie des effectifs ennemis ou les intimider. Leur but fut atteint puisque les hommes des Fritigern voulurent négocier la paix avec les autorités romaines. Valens accepta de recevoir une nouvelle délégation. Pour Ammien Marcellin, l'ennemi désirait gagner du temps avant le retour d'une partie de sa cavalerie : « L'ennemi a délibérément perdu du temps afin que sa propre cavalerie, attendue à tout moment, puisse avoir la chance de revenir pendant que ce simulacre d'armistice dure et d'assurer également d'ici l'été, la chaleur doit être assoiffée de soif. Dans cette optique, ils ont ouvert le feu sur une vaste zone, alimentant les flammes avec du bois et d'autres matières sèches. Une autre circonstance fatale était que tant les hommes que les bêtes étaient tourmentés par une faim intense. »³⁴ Quoi qu'il en soit, Fritigern chargea une poignée de ses soldats de défendre les intérêts des Goths. L'empereur leur fit savoir qu'il était disposé à traiter avec leurs chefs, mais pas avec de simples combattants, propos que rapportèrent les émissaires à Fritigern.

³² Amm., 31, 13, 19.

³³ Amm., 31, 12, 12.

³⁴ Amm., 31, 12, 13.

Nous ignorons les raisons qui poussèrent Valens à vouloir négocier avec l'ennemi. Il est possible qu'il ait été impressionné par le dispositif défensif des Goths. Il est également envisageable de croire qu'il ait voulu bénéficier de l'ascendant psychologique. Quoi qu'il en soit, durant ces pourparlers, fantassins et cavaleries des deux camps se tenaient immobiles sous une chaleur accablante. D'autant plus que, après la ration de la matinée, aucune distribution de nourriture n'avait eu lieu ; les chevaux, assoiffés, supportaient de plus en plus mal les conditions météorologiques. Au demeurant, les Goths avaient préparé des armes incendiaires. Or le vent poussait la fumée dans la direction des Romains.

Sur ces entrefaites, Fritigern fit savoir à Valens qu'il se tenait prêt à négocier avec lui. Il imposa toutefois une condition, celle qu'un Romain de haute lignée vînt dans le camp des Goths. L'empereur proposa le nom d'Equitius, un fonctionnaire. Cependant, ce dernier ayant jadis été fait prisonnier par les Goths avant de s'évader, il argua qu'il ne pouvait se résoudre à pareille tâche. Prêt à justifier de sa dignité et de sa naissance, Richomer persuada Valens de le désigner à la place d'Equitius. Cependant, il réclama un court laps de temps pour se préparer à négocier avec l'ennemi³⁵.

Tout à coup, certains archers, commandés par l'Ibérien Bacurius et Cassius, furent aux prises avec l'ennemi³⁶. Aucun auteur ancien n'explique ce mouvement impromptu, mais il semble qu'un régiment, pressé d'en découdre avec l'adversaire, se fût avancé en sa direction. Les Goths crurent que les Romains avaient fait preuve de perfidie et les avaient dupés. Un pan de la cavalerie goth riposta alors, et massacra quelques ennemis. Non sans exagération, Ammien Marcellin écrit : « La cavalerie des Goths, Alatheus et Saphrax en tête, et renforcée par un corps d'Alains, arriva comme la foudre qui éclate de la cime des monts, renversant tout sur son passage. »³⁷ Ce ne fut à tout le moins pas là qu'un incident circonscrit, car, outre le fait que la tension entre les deux camps ait été plus que jamais palpable, Richomer décida de regagner son camp. Dès lors, la tentative de négociations avorta. Pendant ce temps, les soldats des deux armées, lassés, assoiffés et inquiets, se regardaient en chiens de faïence.

Les cavaliers goths, huns et alains surgirent alors au grand dam des Romains, qui ne s'aperçurent que tardivement de leur manœuvre et subirent leur assaut. Il est probable que Fritigern ait été à l'initiative de cette attaque concertée. La cavalerie barbare frappa son homologue romaine, d'abord sur l'aile gauche, puis sur l'aile droite. Paniqués, les cavaliers romains reculèrent tout en heurtant les premières rangées de fantassins. Toutefois, l'ensemble des troupes romaines se ressaisit, et resserra les rangs pour créer un bloc compact prêt à combattre sur plusieurs fronts. À l'aile gauche, elles reprirent d'ailleurs l'avantage en repoussant les Goths, avant de parvenir à leur ligne de chariots. De leur côté, les fantassins lourds des deux camps combattirent au corps à corps. Les archers romains les soutinrent³⁸.

³⁵ Amm., 31, 12, 15.

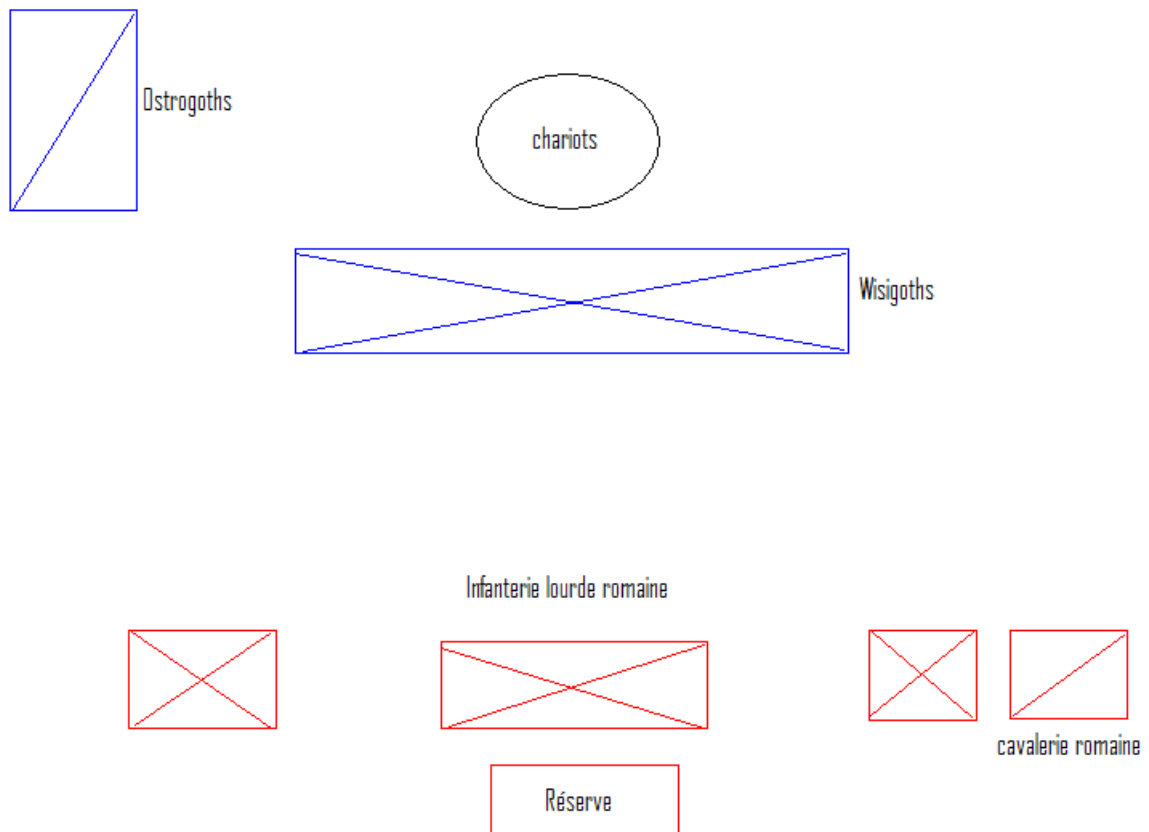
³⁶ Amm., 31, 12, 16.

³⁷ Amm., 31, 12, 17.

³⁸ Amm., 31, 13, 2.

Ammien Marcellin écrit : « La poussière s'est levée dans des nuages qui masquaient le ciel, émettant des cris effrayants. En conséquence, il était impossible de voir les missiles de l'ennemi en vol et de les esquiver ; tous ont trouvé leur marque et ont infligé la mort de tous les côtés. Les barbares déferlaient en colonnes énormes, piétinant cheval et homme et écrasant nos rangs de manière à rendre impossible un retrait ordonné. [...] Dans cette scène de confusion totale, l'infanterie, épuisée par le dur labeur et le danger, n'avait plus de force pour élaborer un plan. La plupart avaient leurs lances brisées par les collisions incessantes. [...] Le sol était tellement trempé de sang qu'ils glissèrent et tombèrent. [...] Certains périrent aux mains de leurs propres camarades. [...] Le soleil qui était haut dans le ciel brûlait les Romains, affaiblis par la faim, assoiffés de soif et alourdis par le poids de leur armure. Enfin, notre ligne a cédé sous la pression accablante des barbares et, en dernier recours, nos hommes ont pris la fuite lors d'une déroute générale. »³⁹

Figure 1 : la disposition des forces ennemies à Andrinople



³⁹ Amm., 31, 13.

La cavalerie du flanc gauche romain ne reçut toutefois pas l'aide dont elle avait besoin pour mener à bien sa percée. Comme l'indique A. Barbero, s'il y avait eu des troupes de réserve ou si les généraux avaient été à même de prendre une décision au milieu du chaos d'une bataille déclenchée inopinément, l'assaut de la cavalerie romaine sur le flanc gauche aurait pu être épaulé, l'enceinte des chariots enfoncée et les Goths mis en déroute. Or ce fut exactement le contraire qui arriva⁴⁰. En effet, la frange de la cavalerie romaine ayant atteint les chariots ne fut nullement soutenue ni par les autres cavaliers, disloqués, ni par les fantassins, occupés à lutter pour leur survie⁴¹. Rapidement, la cavalerie des Goths et des Alains, plus nombreuse que celle de l'adversaire, attaqua les Romains sur les côtés et à revers. L'ensemble des cavaliers romains furent massacrés.

Forts de cette réussite, les barbares réitérèrent la tactique adoptée par Hannibal à Cannes en 216 avant J.-C. En effet, après que leur cavalerie eut enveloppé l'aile gauche romaine, leur infanterie, qui avait reculé, s'avança pour enfoncer les lignes ennemies. Dans le même temps, la cavalerie encercla complètement l'armée adverse compacte et désorganisée. Plusieurs centaines de *milites* réussirent à prendre la fuite. L'agrégat de fantassins qui avait refusé ou qui avait été empêché de quitter le champ de bataille résista encore quelque temps, avant de s'effondrer sous les coups de boutoir de l'ennemi. Parmi ces combattants prêts à lutter jusqu'à la mort figuraient Trajanus et Sebastianus⁴². De nombreux fonctionnaires impériaux, tel Valerianus et Equitius, furent également occis à Andrinople.

Qu'en fut-il de Valens ? Après la mise en déroute de la cavalerie de la garde impériale, il se plaça au cœur de quelques bataillons, parmi lesquels les *Lanciararii* et les *Mattiararii*, qui tentaient de se retirer en bon ordre⁴³. Il ne parvint toutefois pas à s'enfuir ; il fut sans doute atteint d'une flèche lorsqu'il était entouré de ses soldats ; sa dépouille ne fut jamais retrouvée⁴⁴. Victor le Sarmate, de son côté, rejoignit les rangs des Bataves, qui n'avaient pas pris part au combat. Il tenta de les convaincre de venir en aide aux Romains et à leur empereur, mais, sachant que l'issue de la bataille était désormais inévitable, ils ne jugèrent pas utile de répondre favorablement à la demande de Victor. Les Goths poursuivirent les couards, et en massacrèrent un grand nombre⁴⁵. Ammien Marcellin écrit non sans recourir à l'hyperbole : « Les chemins étaient remplis de mourants, succombant de la seule douleur de leurs blessures ; et les cadavres des chevaux en complétaient l'encombrement. L'obscurité de la nuit, qui se trouvait être sans lune, mit

⁴⁰ A. Barbero, *Le jour des barbares. Andrinople, le 9 août 378*, Paris, Flammarion, 2017, p. 189.

⁴¹ Amm., 31, 13, 2.

⁴² Ammien Marcellin (31, 13, 6) écrit : « Dans un dernier effort pour vendre chèrement leur vie, glissant sur le sol détrempé de carnage, nos soldats périssaient quelquefois par leurs propres armes. »

⁴³ Amm., 31, 13, 8.

⁴⁴ Selon Ammien Marcellin (31, 13, 14), d'aucuns affirmaient que Valens ne mourut pas sur le coup, et qu'il se retira dans une maison de paysan. Là, tandis que le soin de le panser fut confié à des mains sans expérience, l'ennemi survint tout à coup, et, sans le reconnaître, lui épargna le déshonneur de la captivité en incendiant la demeure dans laquelle il se terrait.

⁴⁵ Amm., 31, 13, 9-10.

seule un terme à ce désastre irréparable, et dont les conséquences pèseront longtemps sur les destins de l'empire. »⁴⁶

Les Romains perdirent la campagne d'Andrinople en raison d'un certain nombre de manquements d'ordres stratégique et tactique. Au niveau stratégique, à cause des menaces permanentes qui sévissaient le long de la frontière nord de l'Empire, ils avaient été incapables de réunir des troupes de qualité suffisante pour faire rapidement et efficacement face à la menace goth. En outre, tous les commandants romains, à l'exception peut-être de Sebastianus, agissaient avec l'arrogance typique d'une armée « civilisée » et bien équipée faisant face à ce qu'ils considéraient comme une troupe en armes incapable de prendre efficacement les armes. En outre, à l'instar de la société civile, l'armée romaine était sans doute partiellement divisée en raison des controverses religieuses post constantiniennes opposant païens, chrétiens ariens et chrétiens nicéens. Au niveau tactique, la victoire goth fut remportée par des troupes déterminées qui combattirent pour la survie de leur peuple. La cavalerie romaine, pour sa part, ne fut pas suffisamment secondée par l'infanterie. Ajoutons que, selon Ammien Marcellin, Valens avait méprisé une prédiction à laquelle semblaient croire nombre de Romains⁴⁷, ce qui put décourager certains d'entre eux à la veille de la bataille de 378.

G. Conséquences de la bataille d'Andrinople

Le matin suivant la bataille, les Goths se rendirent à Andrinople, où ils apprirent aux déserteurs que Valens avait abandonné les *aquilae* et le trésor impérial. Ils assiégèrent la ville, et tentèrent en vain de prendre d'assaut ses murs. N'y parvenant pas, ils renoncèrent au siège et, avec les Huns, les Alains et les transfuges romains, dévastèrent les plaines thraces situées autour de Perinthus (Marmara Ereğlisi, Turquie). Finalement, ils eurent pour projet d'assiéger Constantinople. Cependant, en raison de leur méconnaissance en poliorcétique, ils se rendirent compte que la tâche ne pourrait être menée à bien. Ils subirent d'ailleurs d'importantes pertes lors d'une sortie imprévue de certains mercenaires arabes qui défendaient la cité.

La nouvelle du désastre de Valens à Andrinople suscita l'émoi dans tout l'Empire, et constitua un véritable traumatisme. La crainte des invasions des barbares provenant des contrées nord de l'Europe s'était ranimée. Forts de leur victoire à Andrinople, les Goths et d'autres peuplades barbares décidèrent de dévaster toute la région en privant ses habitants de leurs richesses et de leurs récoltes. Ils finirent même par installer leur campement devant les murailles de Constantinople.

Toutefois, Théodose le Grand, empereur originaire d'Espagne fermement résolu à redonner à l'Empire ses lettres de noblesse, s'employa durant les années qui suivirent la défaite d'Andrinople à redresser, tant que faire se peut, la situation politique et

⁴⁶ Amm., 31, 11.

⁴⁷ Amm., 31, 14, 8.

militaire de l'Empire. Son premier objectif fut de reconstituer une armée solide et motivée prête à venger l'affront subi face aux Goths, car il fallait coûte que coûte montrer aux barbares que la frontière du territoire romain ne pouvait être traversée sans autorisation explicite. Pour ce faire, Théodose n'hésita pas à négocier la paix avec certains chefs germaniques en échange de privilèges ou de l'octroi de monnaies de grande valeur. Théodose avait bien compris que l'autorité que Fritigern avait obtenue à Andrinople s'était rapidement étiolée ; d'autres meneurs locaux entendaient partager le pouvoir avec lui. Ainsi l'empereur romain, secondé par Gratien, réoccupa les territoires perdus au lendemain de 378, et sécurisa Constantinople et son arrière-pays⁴⁸.

La bataille d'Andrinople apparaît comme la dernière des batailles composées essentiellement de citoyens romains. En effet, après celle-ci, l'armée impériale fut profondément bouleversée. La conscription était de moins en moins productive parce que les citoyens romains rechignaient à prendre les armes. Dès le règne de Théodose, le mercenaire goth, de foi chrétienne et aguerri au maniement des armes tout en ayant bénéficié d'un entraînement physique efficace, devenait un soldat romain après avoir juré fidélité à l'empereur. D'ailleurs, en syriaque, à partir de la fin du IV^e siècle, le terme de « Goth » était synonyme de celui de « soldat ». Généralement plus fiable et plus courageux que son homologue romain, il était le plus souvent discipliné et satisfait de la solde reçue en échange de ses prestations sur le champ de bataille. Cependant, les soldats romains continuaient d'éprouver tantôt de la crainte, tantôt du mépris à l'égard de ces barbares chargés de défendre les frontières de l'*Vrbs*. Il arriva au surplus que certains mercenaires goths ne se privassent pas de piller des villages de l'Empire pour s'enrichir. Synesius, intellectuel chrétien, condamna le fait que tant de barbares exerçassent désormais les plus hautes fonctions militaires.

Par ailleurs, les chrétiens romains étaient plus que jamais divisés entre nicéens et ariens. Valens, lui, avait fait le choix de suivre les préceptes de l'arianisme. Un an après avoir occupé le trône de l'Empire, en 380, Théodose publia à Thessalonique un édit de quelques lignes à peine décrétant que l'ensemble des Romains devaient désormais épouser la seule et unique vraie religion : le christianisme nicéen. Finalement, le 3 octobre 382, un traité fut conclu entre Romains et Goths. Celui-ci réaffirmait pour l'essentiel les termes initiaux de celui de 376. Les partisans de Fritigern se voyaient donc attribuer un terrain situé le long de la rive sud du Danube, en Thrace. En échange de cette terre et du statut autonome obtenu au sein de l'Empire, ces barbares devaient fournir des troupes à l'armée romaine. C'est ainsi que lors de la campagne de Théodose en 387 contre l'usurpateur Maximus Pacatus, des Goths combattirent aux côtés de l'empereur légitime de l'Empire.

⁴⁸ B. Lançon, *Théodose*, Paris, Perrin, 2014, p. 20-35.

En 378, les Goths, qui bénéficièrent de l'appui des Huns et des Alamans à Andrinople, massacrèrent les armées de Valens, impatient et impétueux. Cette bataille fut le triomphe de la cavalerie lourde, laquelle annonça celle du Moyen Âge ; l'infanterie ne joua qu'un rôle relativement secondaire lors de cet affrontement. Pourtant, les armées de Valens et de Fritigern étaient très similaires quant aux armes employées et aux stratégies adoptées. En 410, ce furent les Wisigoths qui, sous la direction d'Alaric, pillèrent Rome. Ce peuple terrorisa durant plusieurs décennies les Romains qui voyaient en eux des barbares féroces prêts à tout pour s'installer dans l'Empire et dévaster leurs habitations et leurs champs. Pourtant, ils secondèrent les Romains lors de la bataille des Champs Catalauniques dans le but de repousser Attila, roi des Huns.

La défaite d'Andrinople et le règne de Théodose marquèrent la fin de l'unité de l'Empire romain. En 395, il fut définitivement partagé en deux blocs. En outre, à partir du début du V^e siècle, le flux migratoire barbare devint incontrôlable. Par ailleurs, les mercenaires goths et huns, en raison de leur progressive supériorité numérique au sein de l'armée, finirent par réclamer des territoires entiers à l'autorité impériale : les Wisigoths s'installèrent en Gaule méridionale et en Espagne, et les Francs en Gaule du nord⁴⁹.

II. La bataille des Champs Catalauniques

A. Introduction

De 441 à 453, l'Europe fut secouée par des opérations militaires d'une ampleur sans précédent. Au cours du printemps 451, Attila, roi des Huns, pénétra en Gaule. Son avancée fulgurante fut stoppée à Cenabum (Orléans) par les forces conjointes du généralissime romain occidental Aetius et celles des Wisigoths. Celui qui fut surnommé « le fléau de Dieu » par les auteurs chrétiens médiévaux fut dès lors contraint de bifurquer vers l'est de la Gaule, avant d'établir son camp dans la plaine de Mauriacus ou des « Champs Catalauniques ». C'est là qu'eut lieu un affrontement déterminant au terme duquel les Romains et leurs alliés barbares finirent par repousser les Huns et leurs partenaires de l'autre côté du Rhin. Attila n'avait nulle intention ni de briser l'Empire romain d'Occident ni de massacrer les chrétiens qui y vivaient, mais il entendait s'emparer d'une partie substantielle des richesses des Romains et redessiner la carte de l'Europe occidentale en prenant pour seul critère ses propres intérêts.

L'historicité de nombre d'épisodes étroitement associés à la bataille de 451, parmi lesquels le sauvetage de Lutèce (Paris) par sainte Geneviève, est sujette à caution. Maintes anecdotes hagiographiques contées par des auteurs chrétiens n'avaient d'autre

⁴⁹ M. de Jaeghere, *Les derniers jours : la fin de l'Empire romain d'Occident*, Paris, Les Belles Lettres, 2014.

but que celui de prouver qu'Attila était bien le « fléau de Dieu » dont les actions étaient guidées par le diable. Un réexamen des événements survenus lors de l'affrontement final entre Attila et Aetius doit donc être opéré.

La description faite par Jordanès du site de Mauriacus, lequel faisait cent cinquante mille pas de long et cent cinq mille de large et comportait une source d'eau ainsi qu'une colline⁵⁰, est trop vague pour permettre à l'historien contemporain une identification précise. En effet, plusieurs localités en Champagne y correspondent. Toutefois, il est probable qu'Attila, poursuivi de près par les Romains et les Wisigoths depuis Cenabum, ait jugé périlleux de tenter de traverser la Seine à la hâte. Ce passage devant se faire à Augustobona (Troyes), le chef hun combattit sans doute l'ennemi avant d'atteindre lesdits ville et fleuve. La *Chronique* d'Hydace, historien et homme d'Église espagnol du V^e siècle, rapporte d'ailleurs que « les Huns, se repliant vers Augustobona, s'arrêtèrent dans la campagne de Mauriacus »⁵¹. Dès lors, c'est vraisemblablement à l'ouest de la cité champenoise qu'il convient de situer le lieu antique. En 1885, M. Girard tenta de démontrer que Mauriacus était la moderne Montgueux⁵², toponyme signifiant la « colline des Goths » (*mons Gothorum*). Cet emplacement connu probablement la dernière grande bataille de l'Antiquité.

B. Sources

Les écrits relatifs à l'affrontement des Champs Catalauniques que nous avons conservés sont presque exclusivement latins. L'une des principales sources des événements ayant précédé la bataille est le compte rendu de Sidoine Apollinaire. Si celui-ci n'est pas exempt d'hyperboles et d'exagérations épiques, il comporte nombre de détails relatifs aux dispositions armées et aux tactiques adoptées par les belligérants en 451. Par ailleurs, son auteur, homme politique et évêque gallo-romain, était contemporain des faits décrits.

Jordanès est historien et religieux d'origine alaine ou goth. Son *Histoire des Goths*, un abrégé de l'œuvre perdue de Cassiodore (*Libri XII De Rebus Gestis Gothorum*) rédigé en langue latine en 551, fait commencer l'histoire des Goths par l'émigration de Berig de Scandza à Gothiscandza, région qui désigne la Pologne actuelle⁵³, dans un passé lointain. Jordanès raconte comment ces Germains saccagèrent Troie peu après avoir guerroyé contre Agamemnon⁵⁴. Selon l'historien médiéval, ces barbares maintes fois opposés à Rome auraient également rencontré le pharaon Vésosis⁵⁵. La partie la moins fictive de l'ouvrage de Jordanès, qui fait la part belle aux mœurs et aux usages guerriers hunniques

⁵⁰ Jord., *Get.*, 38, 197 ; 40, 208.

⁵¹ Hydace, *Chronique*, 19.

⁵² M. Girard, « Nouvelle étude sur le champ de bataille d'Attila », *Revue historique*, 28, 1885, p. 330-345.

⁵³ Jord., 25 ; 94.

⁵⁴ Jord., 108.

⁵⁵ Jord., 47.

et gothiques, commence par les affrontements survenus entre Goths et forces militaires romaines au III^e siècle. L'*Histoire des Goths*, pour le moins sujette à caution, conclut que son auteur la rédige dans le but d'honorer ceux qui triomphèrent des Goths après deux mille trente ans de domination. À une *Getica*, une *Romana* (une histoire de l'*Vrbs*), aujourd'hui perdue, faisait le pendant⁵⁶. Le compte rendu de la bataille d'Andrinople établi par Jordanès est lacunaire et parfois invraisemblable, mais il constitue notre seule source détaillée ayant trait à celle-ci.

Priscus, historien et diplomate romain occidental ayant rejoint l'une des députations envoyées à Constantinople auprès d'Attila (il eut accès aux archives diplomatiques de la ville), décrit avec force détails la personnalité de ce dernier, ainsi que nombre de coutumes de son peuple. Néanmoins, nous n'avons conservé que deux fragments (fragments 15 et 16) de son œuvre narrant l'expédition hunnique en Gaule.

Grégoire, quant à lui, est issu d'une famille aristocratique arverne ; son père et son arrière-grand-père maternel, ancien évêque de Langres, avaient été sénateurs. Durant son épiscopat de Tours, il fut confronté aux querelles des souverains francs, qu'il n'hésita pas à fustiger. Il tint notamment tête au roi Chilpéric I^{er}, puis à la reine Frédégonde, qu'il accusa du meurtre de l'évêque Prétextat. Parmi les auteurs antiques que cite Grégoire figurent Salluste, Virgile et Pline le Jeune. Sa *Chronique* regorge de préceptes chrétiens, et comporte nombre de leçons morales. Parallèlement, les personnages que l'écrivain y décrit sont le plus souvent présentés en fonction des relations qu'ils entretenaient avec l'Église et de leur positionnement face à la doctrine nicéenne. Ainsi Attila est-il vu comme un être infâme instrumentalisé par le diable pour déstabiliser la chrétienté dans l'Empire. Ajoutons à notre liste de sources la biographie de saint Aignan d'Orléans, qui contribua au salut de la cité éponyme, ainsi que celle de Loup de Troyes, otage devenu partisan d'Attila. Leur contenu est néanmoins particulièrement orienté. Ajoutons qu'une *Vie de Saint Grégoire* fut rédigée vers l'an 1000 par l'abbé Odon de Cluny.

Il est judicieux de souligner que les combats rapportés dans ces différentes sources antiques sont largement présentés sous l'angle hunnique et non sous celui des coalisés romano-wisigothiques. Ceci s'explique sans doute par le fait qu'elles se soient en majeure partie fondées sur des informations ostrogothiques.

Enfin, nous ne disposons que d'un nombre infime de vestiges archéologiques qui puissent nous aider dans notre étude de la bataille des Champs Catalauniques ; nous ignorons jusqu'à la nature de l'équipement dont disposaient les Huns. La seule découverte significative est le « trésor de Pouan ». Mis au jour en 1842, il est actuellement exposé au musée Saint-Loup à Troyes. Il est composé de deux épées et divers bijoux en or, dont une chevalière sur laquelle fut gravé le nom de « Heva ». Les motifs de l'épée, datés de la seconde moitié du V^e siècle, sont occidentaux, mais d'autres objets de ce trésor présentent des influences danubiennes. Initialement, on prétendit qu'il s'agissait de biens ayant appartenu à Théodoric. Cependant, cette thèse a été

⁵⁶ B. Croke, « Cassiodorus and the *Getica* of Jordanes », *CIP*, 82, 1987, p. 23-31.

battue en brèche. En effet, il est peu probable que les Wisigoths aient préféré enterrer leur roi près du champ de bataille où il perdit la vie plutôt que de ramener sa dépouille à Tolosa (Toulouse), capitale de son royaume.

C. Les protagonistes de la bataille des Champs Catalauniques

a. Attila

Jordanès dresse le portrait d'Attila (« petit père »)⁵⁷ en se fondant sur les informations fournies par Priscus, lequel l'avait rencontré en 449 : « Il avait une petite stature, une large poitrine, la tête très volumineuse, de petits yeux, la barbe rare, des cheveux blancs par endroits, le nez aplati, le teint sombre – arborant dès lors les insignes de ses origines. Il marchait fièrement, et regardait çà et là autour de sa personne dans le but que sa puissance se manifestât lors de chacun de ses déplacements. »⁵⁸ Attila se plaisait à rejeter les atours raffinés et les mets savoureux afin de montrer qu'il fuyait toute forme de futilité. Il était par ailleurs à la fois perspicace et impitoyable lorsqu'il s'agissait de traiter avec ses ennemis potentiels. Parallèlement, la violence dont il faisait souvent preuve n'était guère mesurée. Au cœur des rouages du pouvoir, il prit de nombreuses épouses, la plupart choisies en fonction de critères diplomatiques précis ; en utilisant les alliances matrimoniales, il s'attirait le soutien de chefs influents.

En 444 ou 445, Bleda, frère d'Attila, expira. Ce dernier devint alors le seul monarque des Huns. Les sources contemporaines l'accusent d'avoir commis un fratricide pour s'emparer du pouvoir ; la cruauté du meurtre de Bleda aurait été révélatrice de la manière dont les roitelets supplétifs auraient été éliminés par Attila. À tout le moins, le vaincu des Champs Catalauniques régna durant huit ou neuf ans (444/445-453) sans partage. Priscus, cité par Jordanès, le surnomme « maître de toute la Barbarie »⁵⁹. L'auteur de *l'Histoire des Goths* le qualifie de « seigneur de tous les Huns »⁶⁰, de « seul dominateur au monde des peuples de presque toute la Scythie »⁶¹ et de « monarque de tous les rois »⁶².

Les opinions des Modernes au sujet d'Attila sont sensiblement divergentes. Au début du XX^e siècle, nombre d'entre eux l'ont considéré comme un génie militaire. E. Thompson, qui écrivait dans les années 1940, prit le contre-courant de cette position en soutenant qu'il n'avait été qu'un incapable et un despote sanguinaire⁶³. Pour les

⁵⁷ Attila est un anthroponyme germanique.

⁵⁸ Jord., *Get.*, 35, 182.

⁵⁹ Jord., *Get.*, 34, 179.

⁶⁰ Jord., *Get.*, 34, 178.

⁶¹ Jord., *Get.*, 34, 178.

⁶² Jord., *Get.*, 49, 257.

⁶³ E. Thompson, *Attila*, Oxford, Oxford University Press, 1945.

historiens attachés à la foi chrétienne, Attila fut un monstre qui balaya les forces des empereurs chrétiens en ayant recours à la terreur. Néanmoins, nous devons constater que le roi des Huns, en dépit de la cruauté dont il fit preuve à l'égard des peuples vaincus, était loin d'être le barbare inculte et vulgaire que d'aucuns se représentent encore de nos jours. Il fit en outre preuve d'un charisme peu commun.

b. Aetius

Alors qu'Attila et ses troupes pénétraient en Gaule, les autorités impériales occidentales firent appel à Flavius Aetius (391-454), généralissime de l'Occident. Ce dernier était au fait des mœurs et desseins huns dans la mesure où, durant sa jeunesse, il avait été l'otage de ces barbares⁶⁴.

Aetius est né à Silistra, en Mésie, dans le Bas-Danube. Sa mère était une Italienne noble et fortunée, tandis que son père, Gaudentius, était un éminent général d'origine barbare élevé au rang de maître de cavalerie (*magister equitum*). De taille moyenne, Aetius excellait dans l'équitation, le tir à l'arc et le lancer de javelot. Il pouvait aisément supporter le manque de nourriture ou de sommeil, et son esprit et son corps étaient capables des efforts les plus pénibles. Aux dépens de toutes les autres régions de l'Empire occidental, il se donna pour tâche d'établir une base de pouvoir en Gaule, en la protégeant des menaces internes et externes.

En 423, lorsque l'empereur Honorius, fils de Théodose le Grand, mourut, Aetius leva une armée de Huns pour soutenir le prétendant Jean. Cependant, quand il arriva en Italie, ce dernier avait été déposé et Valentinien III, âgé de sept ans, siégeait, aux côtés de sa mère, Galla Placidia, sur le trône de l'Empire romain d'Occident. Un général vivant en contact permanent avec les Huns était une force avec laquelle il fallait compter. Dès lors, Galla Placidia acheta le soutien d'Aetius en lui offrant un commandement en Gaule et en fournissant de l'or à ses hommes d'origine hunnique. Avec le soutien de ces derniers, le général romain renforça son pouvoir en Gaule. En 430, il assassina Félix, le maître des soldats (*magister militum*), afin de prendre sa place. Cependant Galla Placidia, méfiante, soutint Boniface, le comte de l'Afrique (*comes Africae*) qui entendait occuper les fonctions d'Aetius. Lorsque celui-ci refusa de quitter son poste, un conflit éclata entre les deux hommes. Aetius perdit le combat initial à Rimini en 432, et fut forcé de fuir en territoire hun. Cependant, Boniface fut mortellement blessé au cours de cet affrontement. Quelques mois plus tard, Aetius revint avec une autre armée de Huns pour assumer le pouvoir suprême en Gaule. Pendant les dix-huit années suivantes, Aetius se concentra sur la défense de cette région en menant des campagnes victorieuses contre les Francs, les Wisigoths et les Burgondes. Il sollicita notamment l'aide des Huns contre ces derniers sur le Rhin moyen. Annonçant le régime féodal, il considéra la Gaule comme son « fief ».

⁶⁴ Aetius avait auparavant été otage chez les Wisigoths ; son fils Carpilion l'avait été après lui.

Le deuxième panégyrique conservé de Mérobaude nous informe qu'Aetius avait envisagé une attaque hunnique sur la moitié ouest de l'Empire romain au moins depuis 443. Quand, près d'une dizaine d'années plus tard, le péril se concrétisa, il ne fut donc pas surpris, et sut prendre les mesures adéquates pour enrayer la progression d'Attila afin d'apparaître comme le sauveur de la Gaule.

D. Le contexte historique

a. Les empires romain et hunnique à la veille de la bataille

Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, quantité de matériaux ont été exhumés à l'occasion de fouilles conduites dans la plaine hongroise et dans sa périphérie, sur des sites datant de la période de la domination hunnique. Les archéologues ont identifié deux cents sépultures possiblement hunniques. Elles se distinguent par la présence d'arcs précontraints⁶⁵, de chaudrons et de crânes déformés (certains Huns enserraient les têtes des nouveau-nés afin de leur donner une forme remarquable). Les fouilles ont également dévoilé des selles contenant des éléments métalliques microscopiques ainsi que des miroirs – sans doute cultuels – brisés⁶⁶.

Attila ne fut nullement le fondateur de l'empire hunnique. Il est vraisemblable que le noyau de ce dernier ait été issu de l'ancien territoire xiongnu, mais les Huns constituaient une corrélation de peuplades et de tribus nomades agrégées autour d'un substrat particulièrement belliqueux et influent. Après avoir repoussé les Goths et les Alains vers l'ouest, ils entrèrent en contact avec les Romains. À leurs yeux, ces derniers constituaient à la fois des employeurs de mercenaires et des adversaires fortunés. L'incorporation sur base volontaire de soldats hunns dans l'armée romaine est mentionnée dans les textes latins dès les années 380-390⁶⁷.

En 395, lors de la mort de Théodose, eut lieu le premier conflit armé entre Huns et Romains. Toujours est-il que les territoires hunniques ne constituaient nullement un ensemble homogène et centralisé. En effet, ils demeuraient une constellation de royaumes ayant conservé leur administration et l'essentiel de leurs institutions. Si les roitelets locaux avaient prêté le serment d'allégeance à Attila, celui-ci n'avait qu'une confiance limitée en la plupart d'entre eux⁶⁸.

Il importe en outre de mentionner que les Huns avaient été l'ennemi héréditaire des Wisigoths. Les seconds avaient vaincu les premiers en 339, mais les troupes d'Attila

⁶⁵ Cf. *infra*

⁶⁶ P. Heather, *Rome et les barbares. Histoire nouvelle de la chute de l'empire*, Paris, Alma, 2005, p. 390.

⁶⁷ N. Fields, *The Hun : Scourge of God AD 375-565*, Oxford, Osprey, 2006, p. 11-23.

⁶⁸ J. Man, *Attila the Hun*, Londres, Bantam, 2005, p. 189-199.

avaient saccagé nombre de cités wisigothes. La bataille des Champs Catalauniques symbolisa la victoire définitive des Wisigoths sur les Huns.

Du côté romain, si l'unité de l'Empire fut restaurée par Constantin en 324, après l'éviction de Licinius, elle ne lui survit guère. À sa mort (337), les terres impériales furent partagées entre ses fils : Constantin II, Constant et Constance II. Rétablie temporairement au profit de ce dernier, l'union dura jusqu'au premier mois du règne de Jovien (364), lequel enjoignit son frère Valens à gouverner à ses côtés. La division de l'Empire se traduisit, dans les faits, par un déclin progressif et permanent de la *pars occidentalis* ; Dioclétien, établi en Orient, s'était déjà réservé la partie la plus riche, la plus aisément défendable face aux hordes de barbares venues du nord et la moins sujette aux discordes intestines du territoire romain. En 395, l'Empire romain fut définitivement divisé en deux parties : Arcadius reçut la riche *pars orientalis*, tandis que son frère cadet, Honorius, obtint la difficilement gouvernable *pars occidentalis*. Ce dernier fut un empereur incapable de diriger efficacement le territoire placé sous son administration, au point qu'il précipita le déclin de celui-ci.

Après la bipolarisation de l'Empire, Orient et Occident disposèrent chacun d'un maître de la milice pour l'infanterie et d'un autre placé à la tête de la cavalerie. À l'ouest, au V^e siècle, leur fut le plus souvent substitué un généralissime, auquel était subordonné un maître de cavalerie des Gaules. Quatre préfets du Prétoire (la fonction perdit tout caractère militaire dès 312) commandaient douze vicaires. Ces derniers, placés à la tête de diocèses, faisaient appliquer les décrets impériaux, rendaient la justice, veillaient au ravitaillement des troupes, faisaient frapper monnaie et surveillaient les marchés publics. Deux préfets de la Ville, quant à eux, administraient respectivement Rome et Constantinople. La corruption était endémique à tous les échelons de la fonction publique et de l'armée : les nominations et les acquittements judiciaires s'achetaient dans les quatre coins de l'Empire.

b. les événements qui eurent lieu entre 446 et 450

En 446-447, Attila envahit les provinces orientales de l'Empire romain : les relations entre les Huns et les instances gouvernementales romaines s'étaient profondément détériorées. Deux ou trois années plus tard, le roi des Huns menaça la *pars occidentalis* de représailles à propos d'une affaire de vols mobiliers à Sirmium cinq ans auparavant. L'empereur Valentinien III et Aetius furent contraints d'envoyer une députation, dirigée par le comte Romulus, afin de régler le différend. Quelques mois plus tard, une autre intrigue mit le feu aux poudres, et précipita la guerre : c'est Attila qui rapporta la nouvelle selon laquelle l'*augusta* Honoria, sœur de l'empereur d'Occident, lui avait proposé de l'épouser. Celle-ci, écartée du pouvoir, lui avait en effet envoyé un anneau matérialisant cette proposition d'alliance. La jeune femme entendait sans doute éliminer son frère, comme le soutient Jordanès. Ce mariage aurait en outre offert à Attila de sérieuses perspectives de conquêtes des provinces occidentales de l'Empire et

d'enrichissement personnel. À plus long terme, il aurait également pu espérer que sa progéniture dirigeât Rome, d'autant plus que Valentinien III n'avait pas d'enfants mâles. Peu de temps après cette demande, le roi des Huns réclama une dot à ce dernier.

Toujours est-il que l'empereur refusa sa sœur au chef des Huns sous prétexte qu'elle était déjà mariée au sénateur Flavius Bassus Herculanius, en prenant soin d'ajouter qu'elle ne jouissait d'aucun droit sur l'Empire romain⁶⁹. Au demeurant, en 450, l'impératrice mère Galla Placidia expira après avoir laissé le champ libre à Aetius, en qui elle voyait l'unique sauveur du territoire administré par son fils. Pour sa part, Marcien, Illyrien d'origine modeste et fils de soldat devenu empereur de la partie orientale du territoire, refusa de payer le tribut accordé par son prédécesseur, Théodose II. Après avoir combattu les Perses, les Vandales et les Huns, Marcien, au motif qu'il ne pouvait se résoudre à faire allégeance à des barbares belliqueux, mit un terme à cette politique qu'il jugeait indigne d'un *dominus* (« seigneur ») désirant ranimer la puissance de l'Empire romain oriental. Cette décision fut considérée par Attila comme un affront. Néanmoins, il n'était pas en mesure de combattre simultanément les deux parties de l'Empire romain. Si d'aucuns attendaient l'arrivée imminente des Huns en Orient, lesquels auraient ambitionné d'obtenir le versement du tribut réclamé, Attila jugea plus judicieux d'attaquer d'abord la *pars occidentalis*. Ainsi envahit-il la Gaule au printemps 451.

Priscus énumère trois raisons pour lesquelles Attila choisit d'attaquer l'Occident et non l'Orient, et prit la Gaule pour cible⁷⁰. La première fut que le barbare ambitionnait d'épouser Honoria et de s'emparer de ses richesses. La dernière députation d'Attila envoyée auprès du gouvernement occidental, à la veille des hostilités, était d'ailleurs de réclamer la main de la sœur de l'empereur romain occidental ainsi que sa dot, soit la moitié de l'Empire. Priscus écrit : « Une nouvelle fois, Attila envoya certains hommes de sa cour en Italie afin de faire savoir aux Romains qu'ils devaient lui remettre Honoria. [...] Il leur fit savoir que Valentinien devait renoncer en sa faveur à la moitié de l'empire puisque Honoria l'avait reçue de son père et en avait été privée à cause de la cupidité de son frère. »⁷¹ Pour I. Lebedynsky, il ne s'agissait pas d'annexer la moitié des territoires romains aux possessions hunniques, mais de revendiquer une part au moins de leurs revenus, peut-être aussi des charges militaires et administratives garantissant à la fois des subsides et une influence notable dans la politique romaine⁷². La deuxième raison invoquée par Priscus fut les intrigues de Genséric, dirigeant des Vandales établis en Afrique du nord et opposant farouche aux Romains qui ravagea l'Italie quatre ans après la bataille des Champs Catalauniques. Le souverain barbare était depuis longtemps en conflit avec les Wisigoths d'Aquitaine ; après l'avoir mutilée, il avait ordonné à la princesse wisigothe qui avait épousé son fils et qu'il soupçonnait de vouloir l'empoisonner de gagner Tolosa (Toulouse). Dès lors, Genséric aurait contracté une alliance avec Attila dans le but de prendre les armes contre les Wisigoths en Gaule.

⁶⁹ Priscus, *frag.* 15.

⁷⁰ Priscus, *frag.* 15 et 16.

⁷¹ Priscus, *frag.* 16.

⁷² I. Lebedynsky, *La campagne d'Attila en Gaule 451 apr. J.-C.*, Clermont-Ferrand, Lemme, 2013², p. 20.

Jordanès confirme ces dires⁷³. Enfin, selon Priscus, Attila y affronta les Romains au motif qu'Aetius et lui-même n'avaient pas pu se mettre d'accord sur la succession d'une tribu franque : après le décès d'un monarque franc, son fils cadet, adopté par Aetius, avait été soutenu par Rome, tandis que l'aîné avait préféré s'en remettre aux Huns et à leur chef.

Il semble établi qu'Attila ait voulu en découdre tant avec les Romains occidentaux qu'avec les Wisigoths, dont certains s'étaient soustraits à la domination hunnique et avaient infligé, en 439, une lourde défaite aux auxiliaires huns de l'armée romaine commandée par le général Litorius, un légat d'Aetius. Par ailleurs, Romains et Huns semblent avoir eu un différend d'ordre territorial portant sur la région rhénane. Quant au choix du lieu de la bataille qui allait être livrée en 451, il s'explique vraisemblablement par le fait qu'Attila savait que la Gaule était moins défendue que l'Italie et qu'elle était alors en proie à des querelles intestines. Dès lors, le roi hunnique pouvait espérer y trouver des alliés refusant de se soumettre plus longtemps à la domination de Valentinien III. De plus, pénétrer en territoire gaulois offrait l'avantage de prendre le contrôle de certaines tribus franques susceptibles de s'opposer à la domination hunnique et de s'allier aux Wisigoths.

Attila fit sien le précepte « diviser pour mieux régner ». Ainsi écrivit-il simultanément à Valentinien III et à Théodoric, fils illégitime d'Alaric et roi des Wisigoths. Au premier, dans la mesure où il était en guerre contre le second, il fit savoir que les hostilités entreprises étaient étrangères aux intérêts romains et que, par conséquent, il ne lui fallait pas participer à celles-ci⁷⁴. Dans le même temps, il tenta de convaincre Théodoric de renoncer à son alliance avec Rome ; cet homme s'efforçait de fusionner les cultures romaine et gothique, tout en saisissant chaque occasion pour exploiter la faiblesse romaine et étendre son royaume. Jordanès écrit qu'il l'exhortait « à se souvenir des combats qui, peu de temps auparavant, lui avaient été livrés avec une excessive férocité »⁷⁵. Pourtant, les Huns avaient alors participé à ces luttes aux côtés des Romains. À tout le moins, Théodoric ne sut d'abord s'il fallait accorder du crédit au contenu de cette lettre.

c. L'expédition hunnique en Gaule

Au printemps 451, l'impressionnante armée d'Attila déferla vers l'ouest depuis le Moyen-Danube, en suivant sans doute la route empruntée par les envahisseurs du Rhin en 406. Aucune source ancienne ne décrit l'itinéraire emprunté par Attila en Gaule. En outre, seuls les sièges de Divodurum Mediomatricorum (Metz ; le 7 avril 451) et de Cenabum (Orléans ; le 14 juin 451) peuvent être datés avec précision.

⁷³ Jord., *Get.*, 36, 184.

⁷⁴ Jord., *Get.*, 35, 185.

⁷⁵ Jord., *Get.*, 35, 186.

Grégoire de Tours⁷⁶ rapporte qu'un certain Arvandus s'était entendu prédire que les Huns, conduits par un être dénué de tout scrupule, dévasteraient un jour les terres romano-gauloises. Cet avertissement préfigurait le titre de « fléau de Dieu » dont les auteurs chrétiens affublèrent Attila. De manière plus pragmatique, l'historien médiéval ajoute que les tribus hunniques qui ravagèrent la Gaule en 451 auraient été originaires des Pannonies⁷⁷. Néanmoins, pour E. Demougeot, Attila et ses hommes auraient suivi l'ancienne route du *limes* danubien jusqu'à Ratisbonne⁷⁸. Selon I. Lebedynsky, il est un fait certain qu'il contourna par le nord le territoire des Alamans, lesquels ne comptaient pas parmi les sujets du roi hun, entre les cours supérieurs du Rhin et du Danube⁷⁹.

La première cité notable à avoir été dévastée par les Huns après leur traversée du Rhin fut sans doute Augusta Treverorum (Trèves), ancienne capitale de l'Empire romain d'Occident. Dans sa *Vie de Rémi, évêque de Reims*, Hincmar condamne avec fermeté la violence dont firent preuve les troupes d'Attila à l'égard des habitants de la ville⁸⁰. Les forces hunniques pillèrent ensuite Divodurum Mediomatricorum. Grégoire de Tours écrit : « Les Huns [...] arrivèrent la veille de Pacques aux portes de Divodurum Mediomatricorum en dévastant le reste du pays ; ils incendièrent la cité, passèrent la population au fil de l'épée, puis massacrèrent même les prêtres du seigneur devant les autels sacrosaints. Pas un endroit de la cité ne fut ravagé par les flammes, à l'exception de l'oratoire de saint Étienne, premier martyr et lévite. »⁸¹ Le compte rendu des événements de l'historien chrétien se veut ensuite laconique jusqu'au siège de Cenabum. En effet, il se contente d'écrire qu'Attila mit à sac de nombreuses cités gauloises⁸². À tout le moins, ce dernier poursuivit son périple en empruntant l'une des principales voies romaines de la région de Divodurum Mediomatricorum, sans doute en passant par Civitas Remorum (Reims). Outre le fait de s'emparer des principales richesses des villes ravagées, les Huns avaient à cœur de provoquer l'effroi en punissant l'ensemble des habitants qui n'entendaient pas se rendre et leur prêter allégeance.

L'évêque Alpin aurait obtenu d'Attila qu'il épargnât la cité de Durocatalaunum (Châlons) et ses habitants ; ayant eu connaissance du sort qui fut réservé à Augusta Treverorum et à Divodurum Mediomatricorum, les citoyens de Durocatalaunum jugèrent préférable de capituler. Comme le suggèrent les *Acta antiqua*, certaines villes de Gaule choisirent de déposer les armes avant même de combattre l'envahisseur hun afin d'éviter un bain de sang inutile⁸³.

Qu'en fut-il du prétendu sauvetage de Lutèce par sainte Geneviève ? Selon la biographie de cette nonne née vers 420 et issue d'une famille aristocratique (on prétendit à tort qu'elle était une bergère modeste), rédigée entre le V^e et le VIII^e siècle

⁷⁶ Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, 2, 5.

⁷⁷ Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, 2, 6.

⁷⁸ E. Demougeot, *La formation de l'Europe et les invasions barbares*, Paris, Aubier, 1988, p. 56.

⁷⁹ I. Lebedynsky, *La campagne d'Attila en Gaule 451 apr. J.-C.*, Clermont-Ferrand, Lemme, 2013², p. 36.

⁸⁰ Hincmar, *Vie de Rémi, évêque de Reims*, 2-4.

⁸¹ Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, 2, 6.

⁸² Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, 2, 7.

⁸³ *Acta antiqua (Vie de saint Loup)*, 5.

et sans doute remaniée à diverses reprises, les habitants de Lutèce, après avoir appris que les Huns se trouvaient non loin des portes de la ville, décidèrent de fuir. Toutefois, Geneviève les convainquit du bien-fondé de rester sur la terre de leurs ancêtres et de protéger leur patrimoine. Elle leur déclara par ailleurs que Dieu ne pourrait se résoudre à voir Lutèce ravagée. Elle enjoignit ensuite une vingtaine de femmes de la rejoindre dans une église pour y jeûner et y prier jusqu'à ce qu'Attila fit demi-tour. Plusieurs hommes, gagnés tant par la peur que par l'énerverment, crurent que Geneviève avait perdu l'esprit. C'est la raison pour laquelle ils estimèrent qu'elle devait être lapidée⁸⁴. Arriva alors un archidiacre d'Auxerre. Il rappela à ces individus courroucés que la jeune femme était en odeur de sainteté, et qu'il importait de lui faire confiance. Les esprits s'apaisèrent alors. Tous furent convaincus que la foi de Geneviève avait sauvé Lutèce lorsque les Huns s'éloignèrent de la cité sans l'avoir détruite⁸⁵.

La *Vie de sainte Geneviève* ne mentionne ni le siège de Lutèce ni l'arrivée d'Attila devant ses portes. Pourtant, en suivant les principales voies romaines comme il le fit jusque-là, le chef des Huns dut se trouver devant la future Paris dans la mesure où celle-ci se trouvait sur l'itinéraire routier le plus direct entre Civitas Remorum et Cenabum. Il est peu probable que l'armée hunnique ait suivi un autre chemin, davantage à l'est, que celui-là. Pourtant, Lutèce ne figurait sans doute pas dans les plans de conquêtes d'Attila. Bourgade de taille modeste, elle n'offrait alors aucun attrait prestigieux ou économique. Orléans, plus vaste et plus riche, l'intéressait davantage. La légende de l'héroïcité des habitants de la future capitale de la France fut construite postérieurement pour lui donner une légitimité historique.

De son côté, Aetius, qui séjourna longtemps à Arles, siège de la préfecture du prétoire des Gaules, n'intervint pas immédiatement après le sac de certaines villes gauloises par Attila. Peut-être espérait-il que ce dernier attaquerait les Wisigoths, lesquels s'étaient installés en Aquitaine en 418 ; Attila avait tenté de les convaincre de ne pas intervenir en cas de guerre contre les Romains⁸⁶. Néanmoins, le général romain devait empêcher que le chef hun ne dévastât l'ensemble de la Gaule. N'entendant pas dégarnir l'Italie, il réunit toutes les troupes mises à sa disposition en terres gauloises, tout en s'assurant le concours des armées wisigothes. Sidoine Apollinaire déplore le fait que le généralissime occidental n'ait pas concentré davantage de troupes pour endiguer la progression hunnique⁸⁷. De son côté, Jordanès se désole de savoir que divers peuples barbares (Francs, Sarmates, Armoricaains, Burgondes, Saxons, Litiani [Lètes ?] et Ripariolibriones [Ripari et Olibriones ou Riparioli et Briones ?]), sans lien entre eux, rejoignirent les Romains pour défendre l'Empire⁸⁸. Il n'empêche que plusieurs de ces peuplades étaient en conflit avec Attila. Ainsi la succession à la tête des Francs avait-elle entraîné un affrontement entre tribus franques et Huns, et la défaite des Burgondes face à ces derniers en 436/437.

⁸⁴ *Vie de sainte Geneviève*, 12.

⁸⁵ *Vie de sainte Geneviève*, 13-14.

⁸⁶ *Cf. supra*

⁸⁷ Apoll., *Avitus*, 7, 327-330.

⁸⁸ Jord., *Get.*, 36, 191.

Aetius n'avait aucune envie de voir les Wisigoths ou les Francs devenir plus puissants encore, mais il n'eut d'autre choix que de demander leur aide. En effet, les Romains comptaient surtout sur le concours des Wisigoths de Théodoric, qui, malgré leurs différends avec le généralissime depuis qu'il avait employé les Huns pour les combattre quelques années auparavant⁸⁹, voulaient se venger d'Attila. Aux dires de Sidoine Apollinaire, le chef romain implora la médiation d'Avitus, gendre de Sidoine Apollinaire et dignitaire gallo-romain qui, en 439, avait négocié la paix entre le gouvernement romain occidental et les Wisigoths⁹⁰. Jordanès ne fait pas mention de cette intercession, mais bien de celle d'une députation envoyée par Valentinien aux Wisigoths depuis l'Italie. Les mandatés étaient chargés de convaincre ces derniers qu'Attila les anéantirait tous s'ils ne se rangeaient pas du côté des Romains, et que les Huns provoqueraient un chaos sans précédent contraire à l'ordre divin. Enfin, les diplomates romains rappelèrent aux Wisigoths qu'en tant que détenteurs d'une partie de l'Empire, ceux-ci devaient légitimement s'unir à Aetius pour le sauver⁹¹. Les deux récits ne sont pas incompatibles, car il est possible qu'Avitus ait conduit cette délégation diplomatique décrite par Jordanès. Toutefois, il est improbable qu'un Romain, sans avoir reçu l'aval de l'empereur, se fût risqué à offrir à Théodoric une pleine souveraineté sur une partie de l'Occident. Quoi qu'il en soit, Théodoric fut convaincu par ces arguments. Après avoir déclaré à ses proches et à ses conseillers qu'Attila était l'ennemi commun des Wisigoths et des Romains, il rassembla ses troupes, et fut secondé par deux de ses fils : Thorismond et Théodoric *fils*⁹². Les *comites* (« comtes ») et le peuple saluèrent cette prise de position visant à affronter l'adversaire conjointement.

Aetius et ses troupes se mirent en marche vers Cenabum ; entre celle-ci et la Mésie, l'armée hunnique dut couvrir environ mille deux cents kilomètres. C'est dans ce carrefour routier reliant plusieurs cités du nord de la Gaule qu'ils firent la jonction avec les troupes de Théodoric. Les deux chefs de guerre purent compter sur l'aide d'un groupe d'Alains dirigés par Sangiban, qui résidait à Cenabum. S'ils ne jouèrent qu'un rôle secondaire lors du siège de cette dernière, ils furent d'une aide précieuse aux alliés durant la bataille des Champs Catalauniques. Néanmoins, Sangiban fut accusé d'avoir voulu se rallier à Attila⁹³. En outre, si Aetius et Théodoric conclurent une alliance pour renverser leur ennemi commun, ils ne devaient avoir qu'une confiance limitée l'un envers l'autre. Le siège de Cenabum, entourée d'une haute muraille difficilement franchissable, constitua l'un des points d'orgue de la campagne gauloise d'Attila, dans la mesure où il fut le premier échec des Huns, et qu'il les obligea à battre en retraite aux Champs Catalauniques.

Pour Jordanès, il n'y eut pas véritablement de siège à Cenabum, car Attila avait pris de court les coalisés romano-wisigoths. Cette version des faits contraste partiellement

⁸⁹ Cf. *supra*

⁹⁰ Apoll., *Avitus*, 7, 341-346. Il servit en tant que *magister militum* sous Aetius dans les années 430, avant de se retirer de la vie militaire.

⁹¹ Jord., *Get.*, 36, 187-188.

⁹² Jord., *Get.*, 36, 189.

⁹³ Jord., *Get.*, 36, 194.

avec celle, plus détaillée certes mais plus tardive, fournie par Grégoire de Tours selon lequel, Attila attaqua la cité, et tenta de s'en emparer à grands coups de bélier. Impuissant, l'évêque de Cenabum, Aignan, exhorta les habitants à se prosterner pour faire oraison et implorer la clémence de Dieu. Or, au même moment, tandis que les murs tremblaient sous le choc des béliers et qu'ils étaient sur le point de s'écrouler, Aetius et Théodoric accoururent avec leurs armées vers la ville. Ils neutralisèrent rapidement l'ennemi⁹⁴. Si le rôle d'Aignan est ici surestimé, il semble que cette version des faits soit néanmoins crédible. En effet, durant le siège de Cenabum, les Huns utilisèrent de puissantes machines de guerre. Ils bénéficiaient d'ailleurs d'une expérience en la matière puisqu'ils en avaient déjà manié lors de la prise de Naissus en 441-442⁹⁵ ; Attila en fit d'ailleurs façonner en 452 en vue de s'emparer d'Aquilée⁹⁶. Dès lors, sans la prompte arrivée d'Aetius et des coalisés, Cenabum aurait été rapidement vaincue. Précisons que selon la *Vita Aniani*, la cité tomba aux mains des Huns. Toutefois, cette source hagiographique, dont la date de rédaction est incertaine, regorge d'invéraisemblances⁹⁷. Ainsi, le 14 juin 451, Cenabum fut-elle assiégée, mais pas pillée. Les forces romano-wisigothes étaient désormais prêtes à affronter Attila en plaine.

Ce dernier se replia vers le nord-est, aux environs d'Augustobona (Troyes). Il pouvait espérer qu'en repartant vers le Rhin, seule une faction des forces adverses le poursuivrait. Toutefois, Aetius et Théodoric ne séparèrent pas leurs bataillons afin de poursuivre conjointement le chef hun. Il leur fallait mettre un terme aux incursions barbares dans l'Empire romain d'Occident. Là où il aurait été susceptible de le faire, Attila aurait probablement fractionné ses forces pour se déplacer dans une zone aussi large que possible afin d'éviter un long convoi vulnérable aux attaques et de faciliter la recherche de nourriture. Aetius a sans doute envoyé des troupes à la poursuite d'Attila pour le harceler dans sa retraite, mais si les Romains avaient été contraints d'attendre pour se réunir avec leurs nouveaux alliés, ils n'auraient pas pu le suivre immédiatement avec toute leur armée.

Le relief dense de la forêt d'Othe, un territoire sauvage vallonné offrant peu de marge de manœuvre, aurait forcé les Huns à rester sur l'actuelle petite route parallèle à la Vanne. En outre, les impressionnants murs romains d'Agendicum (Sens) ont été conservés, et rien n'indique qu'ils aient été percés par Attila. Si cette cité avait été en mesure de lui fournir une source d'approvisionnement, Attila n'aurait pas eu le temps de forcer ses habitants à lui ouvrir leurs portes. Au contraire, les Romano-Wisigoths auraient moins souffert de problèmes logistiques que les Huns, dans la mesure où ils se seraient réapprovisionnés à Cenabum et à Agendicum.

⁹⁴ Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, 2, 7.

⁹⁵ Prisc., *frag.* 1b.

⁹⁶ Jord., *Get.*, 42, 221. Cf. *infra*

⁹⁷ Dans la *Vita Aniani* (*Vie de saint Aignan*), l'évêque de Cenabum prépara activement la défense de la ville.

E. Les effectifs de la bataille des Champs Catalauniques

a. Les effectifs hunniques

L'armée d'Attila était éminemment composite. Outre les Huns (y compris les Akatzirs), elle comptait en ses rangs des unités de peuples alliés ou soumis sans doute aussi nombreuses que les premiers. Dans son compte rendu de la bataille des Champs Catalauniques, Jordanès rapporte que les Huns, les Gépides, tribu germanique orientale apparentée aux Goths, et les Ostrogoths furent soutenus par des « peuples multiples et diverses nations »⁹⁸. Parmi ceux-ci figuraient en bonne place les célèbres archers chevauchant leur monture. Quels furent les auxiliaires d'Attila ? Plusieurs peuplades sarmates et alanes durent lui prêter main forte aux Champs Catalauniques, même si Jordanès ne les mentionne que dans son récit de la chute de l'empire hunnique⁹⁹. Les Sarmates et les Alains disposaient d'une cavalerie lourde composée d'aristocrates, ainsi que de cavaliers légers habiles et habitués au maniement de la lance. La cavalerie ostrogothe, étroitement associée aux Alains, compléta les effectifs équestres des Huns. En outre, Attila put compter sur des renforts de Germains (Hérules, Skires, Gépides...) soumis ; la plupart d'entre eux étaient des fantassins. Enfin, faisaient partie du contingent certains Francs, parmi lesquels les Bructères, et de nombreux Burgondes, en raison de leur défaite face aux armées d'Attila en 436/437. Sidoine Apollinaire se livre à une énumération exhaustive des alliés des Huns¹⁰⁰, mais cette liste de peuples (Huns, Ruges, Gépides, Burgondes, Skires, Bellonotes¹⁰¹, Neures, Gélons¹⁰², Bastarnes, Thuringiens, Bructères et Francs), qui fait écho au catalogue des vaisseaux de l'*Illiade*, n'est pas historiquement fondée. Concomitamment, Attila recruta des alliés en Gaule. Parmi eux figurait Eudoxe, un chef bagaude qui lui fournit nombre d'informations topographiques et géographiques susceptibles de faciliter l'action des Huns dans cette partie de l'Empire. À l'instar d'Hannibal peu de temps avant sa traversée des Alpes en 218 avant J.-C., il tenta de mobiliser l'ensemble des Gaulois mécontents de la politique romaine menée sur leurs terres. Chaque contingent national était dirigé par ses monarques ou chefs locaux.

Selon Jordanès, l'armée d'Attila comptait un demi-million d'hommes¹⁰³. Toutefois, ce chiffre est pour le moins excessif : pareil dispositif n'aurait pas pu avoir été dirigé avec succès et aurait été difficilement ravitaillé. Selon K. Escher et I. Lebedynsky, il est plus probable que les effectifs dont disposait le chef hun, alliés et soumis compris, aient été

⁹⁸ Jord., *Get.*, 35, 187-188.

⁹⁹ Jord., *Get.*, 50, 263-266.

¹⁰⁰ Sid., *Carmina*, 7, 319-325.

¹⁰¹ Les Bellonotes sont un peuple fictif emprunté à Valerius Flaccus (6, 160).

¹⁰² Les Neures et les Gélons disparurent aux environs du V^e siècle avant J.-C.

¹⁰³ Jord., *Get.*, 44, 182.

d'environ cent vingt-cinq mille hommes¹⁰⁴. La plupart d'entre eux étaient des archers et des cavaliers lourds et légers.

Incorporer dans une armée en campagne plus de cinquante mille hommes et plusieurs milliers de chevaux aurait nécessité une logistique trop importante. C'est pourquoi il était rare que les troupes de cette période dépassassent les quarante mille hommes. Les grands contingents de l'Antiquité tardive, comme celui mené en Perse par l'empereur romain Julien près d'un siècle auparavant, nécessitaient de multiples points de ravitaillement en eau, en fourrage et en provisions diverses. La main-d'œuvre réelle rassemblée par les tribus barbares du V^e siècle était loin d'être celle décrite par nombre d'écrivains latins qui virent l'armée d'Attila comme un monstre aux ramifications innombrables. Le seul chiffre fiable dont nous disposons concernant une armée non romaine de cette période est celui relatif aux troupes vandales qui gagnèrent l'Afrique en 429 ; celles-ci comptaient quatre-vingt mille personnes, dont un tiers environ était capable de prendre les armes. Il est donc raisonnable d'estimer l'armée d'Attila à trente ou quarante mille hommes. Dans la mesure où il s'agissait d'une force d'invasion, et non d'une migration, seuls les guerriers les plus compétents auraient participé à la bataille des Champs Catalauniques.

L'arc précontraint constituait la principale arme de guerre des cavaliers hunns¹⁰⁵. Employé par moult troupes nomades de la steppe depuis le I^{er} millénaire avant J.-C., il était d'une longueur d'environ 1,30 à 1,60 mètre. Conçu pour un maniement commode à cheval, il était essentiellement composé de bois sec, et comportait diverses couches de tendons séchés sur sa face extérieure, ainsi que des lamelles de cornes d'animaux sur sa face intérieure. Le plus souvent, de longs os étaient plaqués sur cet arc afin de renforcer sa solidité. La pose de la corde mettait sous tension le ressort géant. Quant aux flèches lancées à l'aide de cette arme, elles étaient ponctuées par des pointes de fer à soie de grande taille. La portée des jets des cavaliers hunns est estimée à environ cent cinquante mètres.

Concomitamment, Attila et ses hommes utilisèrent des javelines et des lances. Celles-ci étaient regroupées en deux catégories distinctes : la première rassemblait les armes d'une longueur de près de deux mètres ; la seconde incluait tous les traits d'environ quatre mètres de long. En outre, l'épée longue, employée tant par les fantassins que par certains cavaliers non munis d'arc, était d'une efficacité redoutable en raison de sa solidité et de son maniement aisé. Enfin, les Huns et leurs alliés avaient parfois recours au lasso¹⁰⁶. Au niveau de l'armement défensif, ils possédaient, pour la plupart, un bouclier fait de bois et de métal en leur centre.

¹⁰⁴ K. Escher et I. Lebedynsky, *Le dossier Attila*, Arles, Actes Sud, 2007, p. 52-55.

¹⁰⁵ Jord., *Get.*, 24, 128 ; Sid., *Carmina*, 2, 266-269.

¹⁰⁶ Amm., 31, 2, 9.

b. Les effectifs romains

Les effectifs romains présents aux Champs Catalauniques ne sont pas non plus connus avec certitude. Jordanès argue que grâce à leur alliance avec les Wisigoths, les Romains purent compter sur des forces à peu près comparables à celles d'Attila : « Contre une multitude féroce et innombrable, il [Aetius] ne s'avancait pas en situation d'infériorité. »¹⁰⁷ Dès lors, nous les estimons à environ trente mille hommes.

Précisons que les auxiliaires qui accompagnaient Aetius n'étaient sans doute pas des troupes de second ordre, mais plutôt des unités d'*auxilia palatina*, une infanterie capable de se tenir en ligne de bataille et de mener des opérations mobiles. Leur entraînement était connu pour être efficace. Au demeurant, dans la mesure où le généralissime avait jadis compté sur la protection des Huns, il est fort probable que certains d'entre eux aient constitué sa garde rapprochée en 451. La plupart de ces contingents étaient des *foederati*, des hommes de diverses nations à qui on avait donné une terre ou qui avaient été payés en échange de services dans l'armée romaine. Ils auraient été en grande partie équipés d'armes romaines, même s'ils étaient probablement pourvus de certaines d'essence danubienne tel que l'arc précontraint ; il est d'ailleurs possible que l'adversaire ait eu du mal à les distinguer des troupes romaines régulières.

F. La bataille des Champs Catalauniques

Au lendemain du siège de Cenabum, la situation était favorable aux armées romaine et wisigothe. Elles avaient donc tout intérêt à porter rapidement un coup décisif aux pénétrations de l'envahisseur hun en Gaule. *A contrario*, Attila dut douter de sa victoire finale sur l'adversaire. Pourtant, il disposait encore de suffisamment d'hommes pour triompher.

Avant la bataille des Champs Catalauniques, Attila consulta ses devins. Pour la première fois, il se montra inquiet de la réponse qu'il reçut. En effet, les haruspices huns lui annoncèrent des présages funestes : certes Attila échapperait au désastre, mais il serait vaincu par ses ennemis¹⁰⁸. Quelques heures plus tard, un combat nocturne opposa des Gépides de l'armée hunnique à certains Francs rangés aux côtés des Romains ; aux dires de Jordanès, quinze mille morts auraient été recensés (ce nombre est invraisemblable)¹⁰⁹. Nous ne savons pas où cet engagement se déroula. Cette entreprise d'arrière-garde permit peut-être à Attila de gagner un temps précieux. En effet, elle aurait créé une séparation suffisante entre son armée principale et celle d'Aetius pour

¹⁰⁷ Jord., *Get.*, 36, 191.

¹⁰⁸ Jord., *Get.*, 37, 195.

¹⁰⁹ Jord., *Get.*, 41, 217.

qu'il ne fût pas pris au piège dans la forêt d'Othe avant d'atteindre les plaines dégagées autour d'Augustobona.

Sur ces entrefaites, Attila choisit le champ de bataille. Sans doute connaissait-il déjà les lieux à la suite de ses pérégrinations dans la région. Aux dires de Grégoire de Tours, le roi hun aurait peut-être fortifié son campement : « Ce dernier se rend alors au Campus Mauriacus, où il se retranche [*se praecingit*] en vue de la bataille. »¹¹⁰ Néanmoins, si le verbe pronominal *se praecingere* signifie « se retrancher », il peut également être traduit par « s'armer » ou « s'entourer de ». L'historien chrétien voulait donc peut-être simplement écrire qu'Attila avait pris certaines dispositions d'ordre militaire ou avait contracté des alliances avec des peuples voisins en vue d'obtenir la victoire contre les Romains et les Wisigoths.

Quelle fut la disposition adoptée par les belligérants ? Le contingent wisigoth était composé de dix à quinze mille hommes répartis en deux commandements. Le principal d'entre eux, placé sous les ordres de Théodoric, occupait une position défensive sur l'aile droite. Il était composé de nobles et de guerriers fantassins et cavaliers, probablement soutenus par quelques archers. Il était impossible que Théodoric n'ait pas exigé de commander ses propres troupes. Une force de flanc dirigée par Thorismond, probablement resté sur les hauteurs de la crête de Montgueux, aurait pu compter sur le soutien de l'infanterie wisigothique.

Aetius et les Romains se tenaient sur l'autre flanc ; si le généralissime avait pris le risque de s'avancer au milieu de la plaine, la cavalerie nombreuse et mobile d'Attila aurait pu l'envelopper. La plupart des *militēs* romains auraient été des fantassins combattant en ordre rapproché et soutenus par des archers ; un petit nombre d'entre eux, probablement placés en réserve, pourrait avoir été des cavaliers. Aetius avait sous ses ordres des alliés francs, burgondes, saxons et armoricains. Toutefois, il n'avait de réelle confiance qu'en ses hommes. Par ailleurs, si les choses avaient mal tourné, il aurait pu se replier sur les hauteurs afin de rendre sa poursuite difficile.

Au centre du camp des coalisés opposés aux Huns se tenait Sangiban, chef des Alains soupçonné de ne pas avoir voulu prendre les armes contre Attila, et ses mille à trois mille fantassins, cavaliers légers et lourds¹¹¹. Aetius, peu enclin à faire confiance aux Alains, put décider de les sacrifier. Il y a toutefois lieu de croire que leur cavalerie lourde était destinée à enfoncer le centre du dispositif hunnique¹¹². Leur rôle aurait donc été capital.

Quant à l'armée hunnique, dont la plupart des hommes auraient porté une armure et avaient l'habitude de se battre au corps à corps, elle était disposée comme suit : son chef et les guerriers les plus valeureux étaient placés au centre. Jordanès écrit qu'Attila choisit d'occuper cette position dans le seul but de garder la vie sauve lorsque le combat

¹¹⁰ Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, 2, 7.

¹¹¹ Cf. *supra*

¹¹² I. Lebedynsky, *La campagne d'Attila en Gaule 451 apr. J.-C.*, Clermont-Ferrand, Lemme, 2013², p. 65.

commencerait¹¹³. Les peuples soumis aux Huns, principalement les Ostrogoths et les Gépides, furent disposés aux ailes¹¹⁴. Le contingent d'Ostrogoth comprenait entre cinq et dix mille hommes. En occupant le flanc gauche, il était probablement placé sous le commandement de Valamir, de Theudimir et de Vidimir, trois frères pressés d'en découdre avec leurs parents wisigoths¹¹⁵. Il s'agissait principalement de troupes montées, privilégiant les tactiques de choc, probablement soutenues par un certain nombre d'archers à pied et de fantassins. Quant aux Gépides, avec un effectif de cinq à dix mille soldats, ils furent placés sous les ordres d'Ardaric, fidèle conseiller d'Attila. Selon toute vraisemblance, il commandait ses propres hommes ainsi que plusieurs autres alliés germaniques. Les Gépides étaient pour la plupart des cavaliers semblables aux Ostrogoths, tandis que les Francs alliés à Attila se battaient à pied.

En raison des mauvais présages annoncés¹¹⁶, Attila n'engagea le combat qu'aux alentours de la neuvième heure du jour, soit vers quinze heures. Le seul endroit possible près d'Augustobona où Aetius aurait pu rassembler son armée était Fontvannes, une bourgade suffisamment vaste offrant eau et fourrage. Ce départ tardif s'explique par le temps qu'il fallut à Aetius pour déplacer son armée de Fontvannes à un poste surplombant les lignes d'Attila. Le généralissime et Théodoric auraient pu atteindre les hauteurs du hameau moderne de Grange-Évêque, à sept kilomètres du camp d'Attila sur les rives de la Seine, puis déployer leur armée¹¹⁷.

En raison du terrain accidenté sur les deux flancs, Attila ne pouvait espérer encercler son ennemi. Par ailleurs, il aurait vu qu'Aetius avait placé au centre ses troupes les plus faibles, les Alains. Il aurait eu le temps de réajuster son déploiement pour en tirer avantage. Il espérait probablement que les Ostrogoths, établis à gauche des Huns, et les Gépides, à droite de ces derniers, pussent épingler respectivement les Wisigoths et les Romains, donnant ainsi aux Huns le temps de briser les Alains, de séparer les deux principaux contingents ennemis, puis de se retourner contre eux. Les attaques des Ostrogoths et des Gépides auraient rendu la ligne ennemie vulnérable, laquelle aurait ensuite subi l'assaut frontal des cavaliers huns.

Dans un premier temps, les protagonistes devaient s'emparer d'une colline (sans doute celle de Montgueux) qui leur offrirait un avantage positionnel non négligeable en raison du fait qu'elle dominait le champ de bataille¹¹⁸. Les Romains et les Wisigoths, conduits par Aetius et Thorismond, fils de Théodoric, repoussèrent facilement la première attaque ennemie, et purent s'emparer du contrôle de ce monticule, avant de mettre en déroute les Huns qui entendaient s'assurer l'avantage de cette éminence. Attila avait commis une erreur tactique majeure en renonçant à l'occuper dès le départ. Il aurait alors tenté de remonter le moral de ses troupes en leur livrant une harangue.

¹¹³ Jord., *Get.*, 38, 198.

¹¹⁴ Jord., *Get.*, 38, 199.

¹¹⁵ Jord., *Get.*, 38, 199.

¹¹⁶ *Cf. supra*

¹¹⁷ S. MacDowall, *Catalaunian Fields ad 451. Rome's last great battle*, Oxford, Osprey, 2015, p. 54.

¹¹⁸ *Cf. supra*

Jordanès¹¹⁹, qui imagina le contenu de celle-ci, fait dire au chef des Huns que les Alains et les Wisigoths représentaient le principal ennemi à combattre. Il est intéressant de noter que les mots que l'historien place dans la bouche d'Attila attestent de l'existence de nombreux boucliers protégeant la ligne romano-wisigothique et la position défensive qu'ils adoptèrent. Il souligne également le fait qu'Aetius et Théodoric demeurèrent sur les hauteurs et ne s'avancèrent pas encore dans la plaine. Ces affirmations semblent confirmer que le déploiement d'Aetius fut centré sur le monticule de Montgueux.

Peu de temps plus tard, Théodoric tomba. Alors qu'il parcourait les rangs de son armée tout en l'exhortant à vaincre Attila, il fut soit précipité sur le sol par son cheval cabré, puis piétiné par les siens, soit tué par un trait d'Andagis, un Ostrogoth. Il mourut à tout le moins rapidement des suites de ses blessures¹²⁰. Cet épisode marqua les esprits dans les rangs wisigoths. De manière surprenante, Jordanès ne mentionne plus les Ostrogoths après leur possible rôle dans le meurtre du roi Théodoric. Les hommes du vieux général wisigoth voulurent néanmoins venger sa mort. Ainsi se ruèrent-ils sur les troupes hunniques et gépides. Ils détruisirent ou repoussèrent l'aile gauche ennemie. Ils auraient sans doute massacré Attila si celui-ci ne s'était pas aussitôt enfermé avec les siens dans l'enceinte de son campement formée de chariots. Si fragile fut celle-ci, écrit Jordanès, elle permit au chef hun d'avoir la vie sauve¹²¹. En réalité, une fortification de ce type, déjà adoptée par les Goths lors de la bataille d'Andrinople¹²², était plus difficile à percer que ne le pensait l'historien médiéval. L'adversaire était au demeurant tenu en respect par des jets de traits et de lances.

Forts de leur succès, les Wisigoths semblent s'être ensuite montrés imprudents et impétueux. En effet, Thorismond s'égara vers les chariots ennemis. Blessé au visage, il tomba sur le sol. Il fut sauvé par ses hommes et emporté hors du champ de bataille¹²³. Depuis les lignes hunniques, en regardant en direction du monticule de Montgueux, il était impossible de voir quoi que ce soit au-delà de celui-ci. Il aurait donc été aisé pour Thorismond de rester dissimulé avec un assez grand nombre d'hommes et d'attendre le bon moment pour se jeter sur le flanc de ses ennemis pendant qu'ils seraient de nouveau engagés au corps à corps. Peut-être a-t-il vu son père tomber, ce qui l'aurait poussé à agir de la sorte. Sa *pietas* filiale ou sa *furor* (« folie furieuse ») aurait alors entravé sa *uirtus*.

Les Francs auraient jeté leurs *franciscae* (haches destinées à être lancées) et des javelines lourdes, tandis que les Romains auraient déchaîné sur les Huns une volée de javelots et de flèches. Les lignes d'infanterie se seraient alors affrontées en combat rapproché ; les hommes des premières lignes frappèrent à l'aide de leurs boucliers le visage de leurs ennemis, tout en cherchant l'occasion de les poignarder à l'aide de leurs épées ou de leurs lances. Pendant ce temps, les derniers rangs placés sous les ordres d'Aetius continueraient à couvrir leurs adversaires de javelots et de flèches. Selon S.

¹¹⁹ Jord., *Get.*, 39, 202-204.

¹²⁰ Jord., *Get.*, 40, 209.

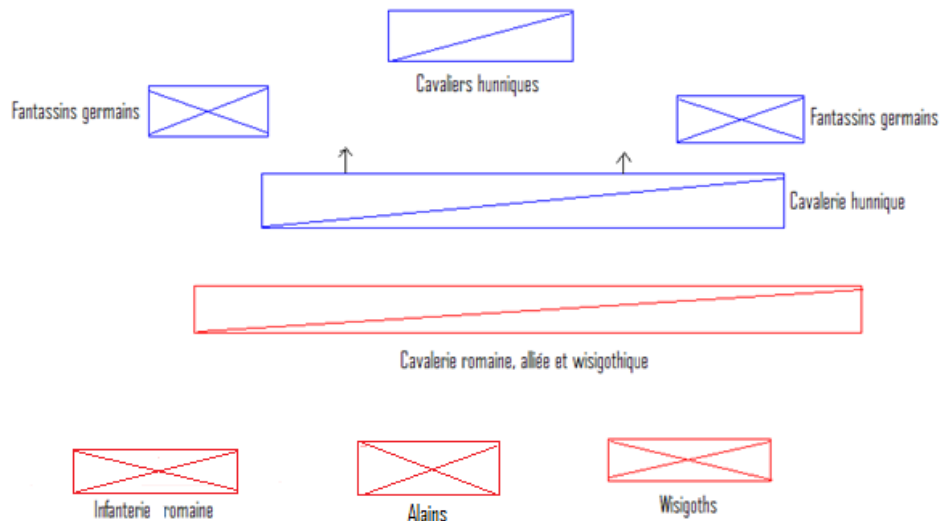
¹²¹ Jord., *Get.*, 40, 210.

¹²² Cf. chapitre consacré à la bataille d'Andrinople

¹²³ Jord., *Get.*, 40, 211.

MacDowall, les Alains, qui n'étaient pas entièrement dévoués à la cause d'Aetius auraient éprouvé beaucoup de difficultés à faire face aux Huns¹²⁴.

Figure 2 : plan d'attaque des Romains et des Wisigoths aux Champs Catalauniques



Lorsque la nuit tomba quelque temps plus tard, Aetius, éloigné de ses soldats, tandis qu'il errait au milieu des ennemis pour des raisons inconnues, réussit à gagner le campement des Wisigoths, qui le protégèrent de leurs boucliers¹²⁵. Il apparaît qu'une réelle confusion avait gagné le champ de bataille à la fin de cette journée de haute lutte. S'il est vrai qu'Aetius s'était retrouvé au crépuscule dans les lignes wisigothiques, cela peut indiquer que l'aile gauche connut un succès contre les Gépides, rejoignant ensuite Thorismond au centre. Jordanès se garde à tout le moins d'encenser le généralissime.

Ce ne fut que le lendemain matin que les coalisés réalisèrent qu'Attila et ses hommes n'étaient plus en mesure de poursuivre le combat. Jordanès écrit : « Le lendemain, dès l'aube, lorsqu'ils virent que la plaine était couverte de cadavres et que les Huns n'osaient pas tenter de sortie, ils jugèrent que la victoire était acquise, sachant aussi qu'Attila n'aurait pas fui la lutte sans avoir essuyé une défaite notable. »¹²⁶

Toujours est-il que le chef hun n'était pas encore mis hors d'état de nuire puisqu'il se terrait à l'intérieur de son enceinte de chariots circulaire. Usant de la métaphore, Jordanès écrit : « Ainsi que le lion, pressé par les chasseurs, arpenté l'entrée de sa caverne sans oser en surgir, mais ne cesse de terroriser le voisinage par ses rugissements, ce roi très belliqueux, tout prisonnier qu'il était alors, inquiétait ses

¹²⁴ S. MacDowall, *Catalaunian Fields ad 451. Rome's last great battle*, Oxford, Osprey, 2015, p. 73.

¹²⁵ Jord., *Get.*, 40, 211-212.

¹²⁶ Jord., *Get.*, 40, 212.

vainqueurs. »¹²⁷ Les archers hunns décidèrent d'envoyer une pluie de traits et de flèches sur les Romains et Wisigoths qui s'étaient approchés d'eux. Aetius et Thorismond ne renoncèrent pas pour autant à leur projet d'assiéger et d'affamer l'adversaire qui ne disposait plus que de peu de vivres et ne pouvait plus compter sur l'aide d'alliés¹²⁸. Leur détermination fut telle qu'Attila s'estima désormais perdu. Déterminé à ne pas tomber aux mains des Romains et des Wisigoths, il ordonna à une poignée de soldats d'ériger un bûcher au centre du cercle de chariots afin d'y être immolé¹²⁹. L'historicité de cet épisode est toutefois sujette à caution, car le chef hunn s'échappa pour regagner le Rhin. Simultanément, le camp ostrogoth-hunnique fut levé.

Pourquoi Aetius ne poursuivit-il pas les Huns ayant échappé à la mort aux Champs Catalauniques ? Le généralissime craignait que, les Huns une fois exterminés, l'Empire romain ne fût pressuré par les Goths¹³⁰. Attila, surpris de ne pas avoir été occis par l'épée romaine, se terra quelques heures à l'intérieur de son camp. Ce ne fut qu'après le départ des Wisigoths qu'il se mit en route en laissant derrière lui l'essentiel de son trésor. Le généralissime dut avoir conceptualisé avant l'heure la théorie de l'« équilibre des puissances » (*balance of power*), chère aux théoriciens américains de la Guerre froide et du monde post-bipolaire (Kissinger, Brzezinski...), selon laquelle la sécurité nationale est accrue lorsque la capacité militaire est répartie de telle sorte qu'aucun État n'est suffisamment puissant pour dominer tous les autres.

G. Conséquences de la bataille des Champs Catalauniques

Aetius, après avoir dépouillé le campement hunnique, rentra victorieux dans sa patrie avec un butin substantiel. Il fut acclamé par les habitants de l'Empire qui virent en lui un héros. Les nombres de victimes indiqués par les sources anciennes sont invraisemblables : cent soixante-cinq mille tués dans les deux camps, plus de quinze mille Gépides et Francs tués la veille, sous la plume de Jordanès¹³¹ ; trois cent mille morts chez Hydace¹³² ; trois cent mille tombés aux Champs Catalauniques d'après Isidore de Séville¹³³. Pour sa part, la Chronique de Prosper se contente d'évoquer un « incalculable carnage »¹³⁴.

Thorismond, qui avait prouvé sa détermination au combat et vengé la mort de son père, fut proclamé roi des Wisigoths par les soldats ayant combattu aux Champs Catalauniques. Aetius lui conseilla de s'en retourner au plus vite sur les terres de

¹²⁷ Jord., *Get.*, 40, 212.

¹²⁸ Jord., *Get.*, 40, 213.

¹²⁹ Jord., *Get.*, 40, 213-214.

¹³⁰ Jord., *Get.*, 40, 215.

¹³¹ Jord., *Get.*, 41, 217.

¹³² Hydace, *Chronique*, 20.

¹³³ Isid., 16.

¹³⁴ Prosper, *Chronique*, 23.

Théodoric afin de s'assurer que son nouveau royaume ne fût pas accaparé par ses frères, lesquels avaient déjà confisqué une grande partie des richesses paternelles. Jordanès écrit : « Thorismond, prenant cette réponse non comme elle était donnée, avec des arrière-pensées, mais plutôt comme prenant à cœur ses intérêts, abandonna les Huns afin de retourner en Gaule. »¹³⁵ Grégoire de Tours rapporte une version des événements éminemment similaire, tout en y ajoutant qu'Aetius réussit à convaincre le roi des Francs de repartir sur ses terres¹³⁶. Frédégaire prétend que le généralissime avait rencontré Attila pour lui faire savoir qu'il avait « apprécié son courage pour délivrer ce territoire des perfides Goths », et lui conseiller « de s'échapper en raison de l'arrivée des nombreux soldats aguerris de Thorismond »¹³⁷. Si cette affirmation est dénuée de fondement, elle confirme le fait qu'Aetius entendait éviter que les Wisigoths ne constituassent une force militaire susceptible de renverser Rome et de s'emparer de l'entièreté de la Gaule.

La retraite du chef hun jusqu'au Rhin fut suivie par certaines forces d'Aetius. Celles-ci ne recoururent toutefois qu'à la temporisation. Attila, qu'il ait ou non reçu des assurances du généralissime, estima sans doute que l'armée romaine, désormais privée de son allié wisigoth, ne serait plus en mesure de l'affronter en plaine. Néanmoins, Jordanès fait le récit d'une seconde campagne hunnique en Gaule. L'historien médiéval rapporte qu'Attila était résolu à soumettre à sa domination la partie des Alains établie au-delà de la Loire. Dès lors, depuis la Dacie et la Pannonie, où nombre de Huns résidaient, il prit les armes contre les Alains. Toutefois, Thorismond, qui avait deviné les plans d'Attila, les prit contre lui avant de le chasser de ses terres¹³⁸. En 453, Thorismond fut occis. Théodoric II lui succéda.

Attila attaqua l'Italie en juin 452 : il visait le cœur historique et administratif de l'Empire pour lui porter un coup fatal. Seules quelques garnisons éparses composées de barbares (essentiellement des Dalmates établis dans la plaine du Pô) défendaient alors la péninsule. Les forces d'Attila franchirent les Alpes en quelques semaines, puis s'avancèrent dans l'ancienne Gaule cisalpine, riche région agricole constituant un des centres politiques de l'Empire romain tardif et des cités prospères. Elles prirent ensuite Aquilée après un siège. Les cités tombaient aux mains des Huns les unes après les autres : Padoue, Mantoue, Vicence, Vérone, Brescia et Bergame. Attila était désormais aux portes de Milan, longtemps capitale impériale. Après qu'il eut pris la ville, le roi hun chercha un peintre local afin de le représenter sur un trône aux côtés d'empereurs romains déversant de l'or à ses pieds¹³⁹.

Aetius aurait été pris au dépourvu et découragé en apprenant qu'Attila avait marché sur Rome, mais sans doute ne désirait-il pas quitter la Gaule. Celle-ci n'était nullement imprenable : le Vandale Genséric s'en empara en 455. Le roi hun ne poursuivit pas son avancée. Aux dires de Jordanès, son entourage l'en aurait dissuadé en lui rappelant

¹³⁵ Jord., *Get.*, 41, 216.

¹³⁶ Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, 2, 7.

¹³⁷ Frédégaire, 2, 53.

¹³⁸ Jord., *Get.*, 43, 226-228.

¹³⁹ Priscus, *frag.* 18.

qu'Alaric était décédé peu de temps après avoir pillé Rome. Il apparaîtrait en outre que les soldats hunniques étaient massivement frappés par une épidémie. Aux termes d'un accord, il se retira de l'Italie. Il poursuivit alors sa route en direction de Constantinople, où il demanda à rencontrer Marcien, l'empereur romain d'Orient de 450 à 457. Il exigea de lui la reprise du versement du tribut¹⁴⁰. L'empereur lui envoya une députation dirigée par Apollonius en 452 ou 453. Si Marcien semblait consentir à apaiser les relations avec les Huns, leur roi expira en 452 à la suite d'une hémorragie nasale provoquée par un orgasme ou d'une tentative d'assassinat. Après sa mort, l'empire hun s'effondra. Les funérailles du monarque s'accompagnèrent d'un déchaînement de deuils et de louanges. Alors que son corps fut exposé publiquement à l'intérieur d'une tente de soie, les meilleurs cavaliers huns chevauchèrent en cercle autour de lui, tout en contant ses hauts faits. Quand la veillée fut terminée, dans le secret de la nuit, ils déposèrent sa dépouille en terre dans un triple cercueil, le premier d'or, le deuxième d'argent et le troisième de fer au motif qu'il avait soumis plusieurs nations, et y ajoutèrent les armes d'ennemis gagnées au combat, ainsi que des pierres précieuses et des ornements de toutes sortes¹⁴¹.

Alors que trois des fils d'Attila, Ellac (l'aîné), Dengizic (ou Dintzic) et Ernac se disputèrent le pouvoir après la mort de leur père (ils auraient peut-être assisté à la bataille des Champs Catalauniques), de nombreux peuples soumis à Attila réclamèrent leur liberté, et revendiquèrent l'indépendance du territoire qu'ils administraient jadis.

Quand Attila envahit l'Italie en 452, Valentinien, qui n'entendait plus partager le pouvoir avec lui, aurait apparemment écarté Aetius. Avec la mort du roi hun, ce dernier semblait désormais superfétatoire à la survie de l'empereur. De plus, c'était lui qui incarnait la continuité impériale. Dès lors, deux ans plus tard, il tua Aetius de ses propres mains dans le palais impérial, avant d'être lui-même assassiné l'année suivante par deux membres de son personnel. La disparition du généralissime sapa le délicat équilibre des forces à la faveur duquel ce dernier avait maintenu l'Empire romain d'Occident sur pied.

La bataille des Champs Catalauniques, qui fit environ cent quatre-vingt mille victimes, marqua durablement les esprits des Romains et des Germains en ce qu'elle provoqua la fin des invasions hunniques en Gaule. Les deux défaites d'Attila en deux ans (à Cenabum, puis aux Champs Catalauniques) portèrent un mauvais coup à sa réputation de conquérant. Ses campagnes en Occident étaient plus difficiles à mettre au point que ne l'avaient été ses aventures balkaniques au cours de la décennie précédente. De plus, la fatigue, le risque de pénurie alimentaire et de maladie augmentaient avec

¹⁴⁰ Priscus, *frag.* 18.

¹⁴¹ Jord., *Get.*, 49, 254-258.

l'éloignement. Or les troupes hunniques avaient parcouru plus de mille deux cents kilomètres à leur arrivée aux Champs Catalauniques, en 451.

Désirant conserver la mainmise sur la Gaule, Aetius n'eut d'autre choix que de s'allier aux Wisigoths et à certains Francs, même s'il craignait de renforcer militairement ces deux peuples. Toutefois, il s'efforça de faire en sorte qu'une fois la bataille gagnée, ces barbares ne pussent exploiter leur victoire. S'il mit un terme aux ambitions d'Attila en Gaule, il n'annihila pas la puissance hunnique en Europe occidentale. Pourtant, les Wisigoths d'Aquitaine, pour la plupart romanisés, étaient devenus une puissance de premier plan susceptible d'obtenir la mainmise sur d'autres territoires romains. Au lendemain de 451, ils repoussèrent d'ailleurs les frontières de leurs contrées, tout en multipliant les alliés locaux. Ils ne devinrent néanmoins jamais les maîtres de la Gaule.

Une tradition historiographique profondément ancrée dans la pensée collective fait de la bataille des Champs Catalauniques la lutte paradigmatique de la civilisation gréco-romaine et chrétienne contre la barbarie orientale et païenne. Cette vision partielle et incomplète des faits, héritée des auteurs chrétiens médiévaux, doit être battue en brèche, la situation géopolitique de l'époque étant bien plus complexe. À tout le moins, elle fut la dernière victoire de l'Antiquité remportée par l'armée romaine, de plus en plus composée de barbares. L'Empire romain d'Occident, en proie à une grave crise économique-politique depuis plusieurs décennies, et son *exercitus* chancelèrent toutefois sous les coups de boutoir des invasions germaniques.

Conclusion

Le déclin de Rome et celui de son armée, lesquels furent inextricablement liés, furent la conséquence naturelle et inévitable d'une grandeur souvent jugée excessive. Comme le soutient B. Ward-Perkins¹⁴², les envahisseurs germaniques de l'Empire d'Occident s'emparèrent par la force de la grande majorité des territoires où ils s'implantèrent ou les arrachèrent par la menace, généralement sans qu'aucun accord n'ait été conclu avec l'empereur. Quatre *foedera* (« traités ») relatifs à la Gaule demeurèrent dans l'histoire : en 419, les Wisigoths reçurent une partie de l'Aquitaine ; vers 443, les Burgondes furent autorisés à s'implanter dans le Haut-Rhône, près du lac de l'actuelle Genève ; vers 440, certains Alains purent occuper des terres autour de Valence ; en 442, d'autres Alains s'installèrent dans une région non spécifiée du nord de la Gaule.

Les envahisseurs de la fin du IV^e et du V^e siècle affluèrent en grand nombre, même si l'Empire romain n'est pas mort submergé (les invasions barbares représentèrent quelques centaines de milliers de personnes). Celles-ci constituèrent un phénomène composite combinant razzias et immigration durable. Si les barbares ne voulaient pas détruire Rome, ils exigeaient de partager les richesses impériales et de trouver des lieux de vie sécurisés. Les Vandales, les Alains et les Suèves avaient laissé une succession de

¹⁴² B. Ward-Perkins. *La chute de Rome. Fin d'une civilisation*, Paris, Alma, 2014, p. 28.

destructions au travers de la Gaule au cours des années 406-411, avant de soustraire l'Espagne au contrôle impérial central. Les Vandales et les Alains avaient ensuite envahi l'Afrique du Nord entre 429 et 439 ; en 455, une flottille vandale s'empara de Rome et de ses richesses. De leur côté, les Wisigoths formèrent une « nation » en Aquitaine. Or toute perte territoriale avait entraîné une baisse des recettes impériales et surtout avait réduit la capacité de l'Empire romain d'Occident, alors malade, à entretenir ses forces armées. Concomitamment, ces confiscations par les barbares faisaient perdre de la vigueur à l'État romain. En outre, les Goths et les Burgondes étaient devenus des acteurs autonomes au sein de ce dernier qui jouissait encore d'une puissance militaire et d'une certaine influence politique¹⁴³.

L'État romain occidental aurait dû mobiliser plus de soldats et investir plus d'argent dans le domaine militaire. Cependant, pour ce faire, il aurait fallu imposer davantage les habitants de l'Empire ; comme dans un État moderne, la puissance militaire était étroitement associée à la prospérité de la population soumise à l'impôt. Or les recettes fiscales impériales étaient limitées par les faiblesses de son administration et par le manque d'enthousiasme des élites locales quand il s'agissait de payer leur dû. En outre, les armées régulières étaient le plus souvent trop lointaines ou trop lourdes à mettre en marche pour empêcher les invasions barbares. L'Empire romain devait se défendre simultanément sur trois fronts : celui du Rhin face aux Germains occidentaux ; celui de l'Euphrate face aux Sassanides ; celui du Danube face aux Germains orientaux et aux Huns. Entre civilisés et barbares, la lutte était désormais inégale dans la mesure où les premiers appliquaient les neuf dixièmes de leurs forces au labeur agricole, alors que les seconds mettaient l'essentiel de leurs efforts dans la guerre.

L'armée romaine engagea sans cesse davantage de barbares, notamment pour commander des troupes (ce fut entre autres le cas avec le Vandale Stilicon, qui fut commandant en chef de l'armée de Théodose à partir de 394, puis maître des milices d'Honorius ; il affronta les Goths en 402). En outre, les guerriers germains firent bénéficier l'armée romaine de leur résistance physique et de leur ardeur au combat. La plupart d'entre eux demeurèrent fidèles à Rome, tant qu'elle les paya. Si le pangermanisme du XIX^e siècle était totalement étranger aux Germains de l'Antiquité, il apparaît que l'union des envahisseurs l'emporta le plus souvent sur leurs divisions. Au demeurant, ces soldats barbares ne purent être mobilisés tout le long du *limes*.

De plus, au V^e siècle, Rome fut frappée par des guerres civiles. Entre 407 et 413, l'empereur Flavius Honorius dut lutter contre plusieurs usurpateurs. Que ces tentatives de prises de pouvoir aient suivi la traversée du Rhin gelé par les Vandales, les Alains et les Suèves ne fut pas le fruit du hasard. En effet, ne parvenant plus à défendre avec efficacité les frontières de l'Empire, le régime perdit tout prestige.

En 476, avec la déposition de Romulus Augustule par Odoacre, roi des Hérules, prit fin toute tentative de maintenir l'Empire romain d'Occident en tant que structure

¹⁴³ E. Thomson, *Romans and Barbarians. The Decline of the Western Empire*, Londres, Routledge, 2002.

politique englobante. Si la romanité provinciale persista, la romanité centrale fut définitivement abolie à l'ouest de l'Europe.